

# VIE DE NOTRE BIENHEUREUX PÈRE JEAN ET D'EUTHYME ET RÉCIT DE LEUR DIGNES CONDUITE

écrits par le pauvre Georges, hiéromoine.

Père, bénis-nous !

Préface

§ 1) Béni soit Dieu qui veut que tout homme soit sauvé et parvienne à la connaissance de la vérité; (1 Tim 2,4) par son ineffable providence, Il fixe en tout ce qu'il y a de mieux; dans son impénétrable bonté, Il suscite à chaque époque des êtres saints en qui Il se complaît pour le profit du genre humain et la gloire de sa divinité. C'est ainsi qu'il a aussi suscité en notre temps nos bienheureux pères Jean et Euthyme ainsi que Jean, Arsène évêque de Ninoc'mida et Jean Grdzelisdze<sup>1</sup> et leurs autres disciples qui ont ensuite imité leurs vertus et dont le nom est inscrit dans le Livre de Vie. Daigne le Seigneur, par leur intercession, nous rendre dignes nous aussi, pauvres que nous sommes, d'imiter leurs vertus et d'avoir part à sa droite.

(§ 2) Mais comme le cours du temps emporte tout dans l'oubli, bien que tout soit clair et limpide devant Dieu qui connaît le commencement et la fin de tout, bien que ceux qui ont achevé leur vie en Lui étant agréables ne cessent de resplendir devant Lui et n'aient nul besoin de nos évocations, sa très sage providence a cependant disposé que l'on mette par écrit dans des textes les divines et très belles œuvres de la création du monde, les commandements du Seigneur et ses paroles, la vie et la conduite très louables de ses saints et bienheureux serviteurs que sa bonté a jugé nécessaire de susciter à chaque époque pour le profit du genre humain, afin que ces grandes œuvres de Dieu nous poussent à Le glorifier et à Le désirer, que les commandements du Seigneur nous éclairent et nous rendent pleins d'élan pour les accomplir, et que l'évocation de ses grands et fidèles serviteurs nous porte à rivaliser avec leur divine conduite et à l'imiter, car ils sont offerts à tous ceux qui veulent entrer dans la vie éternelle, tels de parlantes images, en modèle de vertu, en leçon de sagesse, en incitation à la bravoure.

(§ 3) Ceci est clair depuis la création du monde jusqu'à nos jours grâce aux textes qui ont été écrits; ainsi commémore-t-on avec bonheur dans les saintes églises les labeurs et travaux des illustres saints qui ont peiné et dont on a écrit la Vie et ils sont dignes de louanges et de bénédictions.

Puisque les bienheureux pères cités plus haut ne l'ont cédé en rien aux saints qui ont été suscités avant eux, mais qu'ils ont été ornés de toutes les vertus et ont accompli les commandements de Dieu, nous n'avons pas cru bon de laisser leur vie dans l'oubli et mes pères spirituels m'ont d'autre part enjoint d'entreprendre ce travail. Je prie votre sainteté, pères théophores, de ne pas me le reprocher.

(§ 4) Que personne ne manifeste de scepticisme parce que nous avons commencé à écrire ces quelques mots longtemps après que nos bienheureux pères soient partis vers Dieu.<sup>2</sup> Nous n'avons rien écrit de notre propre chef mais d'après ce que nous tenions d'hommes dignes de foi et de pères spirituels qui les avaient vus et servis, étrangers à tout mensonge et comblés de la grâce d'en-haut; [nous l'avons écrit aussi] d'après leurs propres œuvres qui, en témoins silencieux, proclament hautement leurs labeurs et leurs travaux : cette laure illustre, ornée de toutes beautés et belle de toutes parures, que ces bienheureux ont fondée par leurs travaux et leur sueur pour le repos de multiples âmes; ils y ont édifié des églises semblables aux cieus, les ont remplies de livres divinement inspirés et en ont assuré la splendeur par de vénérables icônes; ils lui ont acquis des villages, des domaines, des monastères et des ermitages; ils lui ont donné des règles et des canons illustres et superbes; ils y ont déposé les actes de

---

<sup>1</sup> Il s'agit de Jean et de son fils Euthyme, de Jean-Tornik' (§ 8-15) et des deux moines que Georges a toujours voulu associer au culte des pères fondateurs (§ 19, 71 et n. 279).

<sup>2</sup> Georges écrit en 1042-1044 alors que Jean est mort vers 1005 et Euthyme en 1028.

confirmation, les chirographes et les chrysobulles des pieux rois; ils y ont rassemblé des moines et des réguliers semblables à des anges; ils ont embelli et fait fleurir notre langue et notre pays en traduisant des livres saints.

En vérité, ainsi que le proclame Isaïe : comme de Sion la loi en est sortie, comme de Jérusalem la parole. (Is 2,3)

(§ 5) Notre bienheureux père Jean fut en effet vraiment vénérable et aimé de Dieu, lui qui, à l'instar d'Abraham, choisit de vivre à l'étranger et de passer ses jours dans l'exil et la pauvreté et qui se plaça dans l'obéissance de pères spirituels. C'est pourquoi, comme lui, Dieu l'a exalté et distingué par toutes ses vertus et surtout par le don qu'il lui fit de ce fils très bienheureux, c'est-à-dire le bienheureux Euthyme, dont le nom seul souligne l'élévation des vertus : il se révéla la parure de notre peuple et l'imitateur des saints apôtres et il fit briller la langue et le pays des Ibères.<sup>3</sup> En effet, comme l'attestent les colophons écrits dans les livres qu'il traduisit, [Euthyme] fut instruit de toute sagesse par les soins de cet homme vénérable pour être l'illuminateur et le glorificateur de nos églises; les fruits de son travail plongent dans l'allégresse ceux qui sont loin et ceux qui sont proches; la suavité de ses traductions résonne partout comme une flûte d'or qui retentit non seulement au Kartli, mais aussi dans le monde grec, puisqu'il a traduit du géorgien en grec Balahvar, Abukurra et un certain nombre d'autres textes.

Voilà ce que je voulais dire pour commencer. Et maintenant je vous dirai en peu de mots ce dont le Seigneur nous fera la grâce. Car on voit chez nous, comme vous le constatez, une grande tiédeur dans ces derniers temps où nous sommes; mais que personne ne se trompe et ne se leurre en pensant que nos frères furent ainsi dès le début. Certes non ! Ils ont vécu dans une rigoureuse observance et un divin comportement tant que nos pères trois fois bienheureux, Jean et Euthyme, les ont gouvernés, ont exercé la fonction d'higoumène comme il le fallait et ont conduit le troupeau qui leur était confié exactement comme les pères théophores autrefois. Mais un désenchantement complet et la tiédeur se sont développés chez nous depuis que le bienheureux Jean s'est endormi et que notre père théophore Euthyme a renoncé à l'higouménat.

Prions Dieu, par leur intercession, qu'il guide aussi notre vie dans le bien et ne nous rejette pas loin de la joie et du repos de nos bienheureux pères et frères dans la vie éternelle.

## I. Le saint territoire de la Sainte Montagne

Jean, tel Abraham.

Revenons à notre propos initial.

(§ 6) Notre bienheureux père Jean était d'origine ibère; il tenait de ses parents et grands-parents grandeur, noblesse et rang parmi les mtavars du curopalate David;<sup>4</sup> il était vaillant, courageux et militairement renommé.

De haute taille, il avait belle allure et prestance; il était sage et sensé d'esprit et d'entendement; il était rempli de la crainte de Dieu et de toutes bonnes œuvres. C'était un grand ami et un proche du curopalate David d'heureuse mémoire. Mais dès que le feu de

---

<sup>3</sup> «Ibère» : en géorgien kartveli, c'est-à-dire «celui qui habite le Kartli» ou «celui qui est originaire du Kartli». Dans les textes géorgiens du 11e siècle, le Kartli (que les Grecs appellent Ibérie) s'oppose à l'Apaxeti (la Géorgie occidentale) et désigne au sens étroit la Géorgie orientale; au sens large – et c'est le cas dans ce texte – aussi les provinces du sud-ouest, c'est-à-dire principalement le T'ao-K'lardzheti. Aucun mot n'existe encore pour désigner l'ensemble de la Géorgie sur le plan politique; les rois se disent «rois des Apaxezes et des Ibères».

<sup>4</sup> Jean est le nom monastique pris par Abulherit (Vie Syn., p. 331). Sur sa famille : Iviron, I, p. 16-17. Les Bagratides, implantés au T'ao-K'lardzheti au début du 9 e siècle, ont imposé peu à peu leur suprématie aux autres familles aristocratiques de la région, dirigées par des mtavarni, littéralement «chefs». Au cours des 9 e et 10 e siècles, la branche cadette des Bagratides réussit à concentrer entre ses mains la puissance politique et territoriale de la famille; elle est représentée dans la seconde moitié du 10 e siècle par deux lignées, dont l'une porte la dignité de curopalate et fut dirigée, de 967 à 1002, par David le Grand. Voir EHG, II, p. 445-489, et Martin-Hisard, Aristocratie, et T'ao-K'lardzheli.

l'amour du Christ eut violemment embrasé son âme, il rejeta toute grandeur de ce monde, la tenant pour immondices; il méprisa complètement et dédaigna les biens, les richesses et les plaisirs, son épouse et ses enfants, sa famille et tout ce qui est de ce monde, jusqu'à lui-même enfin, comme dit le Seigneur; il prit la croix sur ses épaules, s'enfuit à l'insu de tous en abandonnant tout et partit seul à la lauré des Quatre-Églises;<sup>5</sup> il se fit reconnaître du père Moïse et du père Gélase qui y brillaient alors de leurs vertus; il reçut d'eux en secret la bénédiction monastique et il se livra pendant quelque temps à l'obéissance dans une courageuse ascèse, faisant l'admiration de tous les ascètes qui vivaient là.

Mais dès que l'on commença à connaître ce qu'il faisait, il reçut la bénédiction de ces bienheureux pères et se dirigea vers le pays de Grèce, car il fuyait la gloire des hommes. Il arriva ainsi sur le mont Olympe<sup>6</sup> et assumait courageusement pendant un temps assez long la tâche ascétique de soigner les mulets dans un monastère et il remplit humblement d'autres menus et vils services.

(§ 7) Or à cette époque le roi des Grecs remit au curopalate David les régions d'en-haut<sup>7</sup> et lui demanda des fils d'aznaurs en otages.<sup>8</sup> Les beaux-frères du père Jean amenèrent au roi son fils Euthyme comme otage avec d'autres princes.<sup>9</sup> En apprenant cela Jean dut contre son gré se faire connaître et il partit pour la Ville Royale. Comme les rois connaissaient Abuharb, qui était le beau-père du père Jean, ils manifestèrent aussi à cette occasion beaucoup d'amitié à Jean et lui firent bon accueil. Il y eut alors de longues discussions au sujet d'Euthyme entre Jean et son beau-père qui ne voulait pas le livrer et Jean lui adressa de vifs reproches : «Eh quoi ! n'avez-vous pas de fils ? Vous les épargnez parce que ce sont vos fils et vous avez donné mon fils comme otage parce qu'il est orphelin, c'est clair ! Que le Seigneur vous pardonne !» Et, par la volonté de Dieu et sur la décision des rois, il prit son fils et retourna sur l'Olympe.<sup>10</sup>

---

<sup>5</sup> Cette lauré, non identifiée à l'époque de Paul Peeters (Histoires, p. 16, note 4), a été découverte en 1917, à 5 km au nord-ouest du village actuel de Dört Kilise, sur un affluent de la rive gauche du Tchorokh. Takaisvili, *Expédition*, p. 83-86, en date les vestiges du 9<sup>e</sup> siècle. Bérizé, *Tao*, p. 163-164, 301-302 et pl. 9,10,12, les date de la seconde moitié du 10<sup>e</sup> siècle et même, plus précisément, des années 970, ce qui n'est pas compatible avec les données chronologiques retenues pour le départ de Jean (n. 15). Il y avait autour de l'église centrale (une basilique à trois nefs) de petites chapelles à nef unique et des salles (réfectoire ? Séminaire ?). Sur les peintures : Thierry, *Nouveau voyage*, p. 63, et Peintures, p. 75-76, fig. 2-12.

<sup>6</sup> La présence de Géorgiens sur le Mont Olympe est anciennement attestée : Janin, *Églises*, p. 156; Dolakidzé, Hilarion, p. 136-145; Ménabdé, *Foyers*, II, p. 178-183.

<sup>7</sup> Vie Syn., p. 3325, précise qu'il s'agit de l'empereur Nicéphore Phocas (963-969). Sur cet épisode : Badridzé, *Contribution*, p. 178-179. Kopaliani, *Relations*, p. 23-27, lie cette donation à la participation de contingents ibères à une expédition byzantine contre Tarse en 964. Sur les liens entre les Phocas et les Ibères : Cheynet, *Pouvoir*, p. 324. Les régions cédées correspondent à la partie du T'ao, appelée par les sources géorgiennes T'ao-d'En-haut, qui se trouve au sud-ouest des possessions héréditaires des Bagratides, qui forment le T'ao-d'En-bas. Cette donation fut confirmée, précisée et amplifiée par Basile II et Constantin VIII (n. 31).

<sup>8</sup> aznauri : «noble», «aristocrate», littéralement «homme libre».

<sup>9</sup> *colisdzma* : «frère de la femme». Le rôle des beaux-frères s'explique par le fait que, d'après Vie Syn., p. 33213, Euthyme avait été élevé, après le départ de son père, par son grand-père maternel Abuharb.

<sup>10</sup> Vie Syn., p. 332417, présente les choses à la fois différemment et plus précisément : Jean, qui s'était rendu auprès de l'empereur pour une raison inconnue, apprit que son fils Euthyme, dont le statut d'otage n'est pas indiqué, se trouvait aussi à Constantinople en compagnie de son grand-père Abuharb, venu trouver Nicéphore «pour une certaine affaire»; il réclama alors son fils. Pour mettre fin à la discussion entre Jean et Abuharb, l'empereur décida de faire venir Euthyme devant les deux hommes et de le remettre à celui vers qui Euthyme se dirigerait; Euthyme, «poussé par Dieu», courut se jeter dans les bras de son père qu'il ne connaissait pourtant pas.

Mais au bout d'un certain temps, il supporta mal que les Grecs et les Ibères le traitent avec honneur parce que son nom était connu; c'est pourquoi il partit de nouveau vers l'inconnu avec son fils et quelques disciples. Il gagna la Laure du grand Athanase sur la Sainte Montagne et il y fut accueilli. Il demeura caché et il accomplissait humblement et sans murmures tout ce que l'obéissance exige et il s'occupa de la cuisine pendant deux ans ou plus.

### L'époque de Tornik' : l'église Saint-Jean-l'Évangéliste.

(§ 8) A cette époque le grand Tornik', son parent, se fit moine dans son pays; et ayant entendu dire que Jean, pour qui il avait une grande affection, était sur l'Olympe, il partit et parcourut l'Olympe sans pouvoir le trouver; alors il s'informa discrètement et apprit qu'il se trouvait sur la Sainte Montagne.<sup>11</sup> A l'insu des rois, il se rendit en secret sur la Sainte Montagne et reçut de Jean la bénédiction monastique. Comme nous l'avons dit en effet, il parcourut la Sainte Montagne, il parvint à la Laure du grand Athanase et l'incognito ne fut plus possible;<sup>12</sup> ils se reconnurent et s'embrassèrent avec une spirituelle affection et il y eut grande joie au monastère en ce jour-là, car même le grand Athanase n'ignorait pas les actions, la noblesse et la vaillance de Tornik'. C'est pourquoi ils furent couverts d'honneurs à partir de ce moment, car Dieu manifeste et exalte ses saints, même si cela leur déplaît.

Bientôt leur histoire se répandit et l'on sut qu'ils étaient sur la Sainte Montagne. Des Ibères commencèrent à arriver, leur nombre augmenta et nos bienheureux, pères qui étaient remplis de toute sagesse, se firent cette réflexion en voyant cela : «Nous ne pouvons plus rester dans le monastère, car d'autres vont nous rejoindre et on ne peut les renvoyer». Alors, sur le conseil du père Athanase, ils construisirent une église Saint-Jean-l'Évangéliste et des cellules dans une agréable solitude, à un mille environ de la Laure.<sup>13</sup> Ils y vécurent longtemps comme des anges de Dieu.<sup>14</sup>

### L'époque de Tornik' : la révolte de Sklèros.

(§ 9) La révolte de Sklèros se produisit à ce moment-là; il conquiert toute la région continentale; les rois et la reine se trouvèrent bloqués dans la Ville en grand danger et angoisse. Dans cette

---

<sup>11</sup> Tornik' est originaire du T'ao-K'lardzheti et appartient à la famille géorgienne des Tchordvani; cousin germain de Jean, il est peut-être même aussi son beau-frère : *Ivion*, I, p. 15-17. Il prit le nom monastique de Jean. C'était un homme célèbre, puisqu'il portait la dignité byzantine de patrice, et un homme riche, puisqu'il possédait un monastère à Constantinople et un à Trébizonde : *Ivion*, I, p. 23-24, et n. 3. Il était particulièrement lié à la famille Phocas : Cheynet, *Pouvoir*, p. 330.

<sup>12</sup> Tornik' arriva à Lavra au début des années 970, sous le règne de Jean Tzimiskès (969-976) : *Ivion*, I, p. 21.

<sup>13</sup> D'après le Typikon d'Athanase (Laura, p. 15-17), il devait y avoir au maximum huit cellules, qu'Athanase donna à Jean, mais qui restèrent sous l'autorité de Lavra, sans pouvoir être ni vendues ni données. Leur emplacement n'est pas connu : *Ivion*, I, p. 21.

<sup>14</sup> Les Ibères resteront dans ce premier établissement environ dix ans, jusqu'en 979-980 (§ 12 et n. 40). Euthyme y effectua ses premières traductions, comme le montre le manuscrit Athos 32, contenant une traduction de Basile de Césarée faite par Euthyme et recopiée «en la demeure de la sainte Mère de Dieu, au monastère de saint Jean l'Évangéliste» en 977 (Datation de *Cat. Athos*, p. 92-99, qui diffère de celle de Blake, *Ivion* 2, p. 154-155). Les colophons de ce même manuscrit donnent les noms de sept moines : Jean, Euthyme, Jean-Tornik', Arsène (voir n. 195), Théodore, Georges et le scribe Sabas; ils furent rejoints par le moine Hilarion (§55, n. 191). La petite communauté participa au développement de Lavra, dans la dépendance de laquelle elle se trouvait; ainsi, entre 976 et 979/80, Jean donna à Lavra l'île de Néoi, dont Basile II lui avait fait don par chrysobulle (§ 16 et n. 50).

situation ils se dirent : «Nous n'avons pas d'autre secours que le curopalate David»<sup>15</sup>. Mais on ne pouvait lui dépêcher personne parce que Sklèros contrôlait toutes les routes et leur embarras était grand de voir que personne n'était susceptible d'exécuter ce que leur cœur désirait.

Pris d'une telle anxiété, ils entendirent parler de Jean et de Tornik' et apprirent qu'ils étaient dans la Laure du grand Athanase. Ils dépêchèrent immédiatement à la Laure le sébastophore,<sup>16</sup> un homme illustre parmi les mtavars de la reine, avec des lettres royales. En arrivant, il remit à chacun une lettre, conformément à l'ordre reçu, une à Athanase, une à Tornik', une à Jean. Le contenu en était le suivant : «L'impie Sklèros s'est révolté contre nous et a conquis tout le continent. Que Jean-Tornik' se rende sans discussion auprès de notre Majesté, nous en prions votre Sainteté». Les lettres royales contenaient encore beaucoup d'autres supplications et prières instantes.

L'affaire plongea Jean et Athanase dans une grande perplexité; ils durent se résigner à se jeter aux pieds de Tornik' et se mirent à le supplier de se rendre auprès des rois. Il fut très affligé en entendant leur supplication et leur dit : «Saints pères, je suis venu en ce saint territoire à cause de mes péchés; je ne peux pas aller chez les rois, car je sais bien pourquoi ils m'appellent. Or, depuis que Dieu m'a jugé digne de revêtir l'habit monastique, il ne m'appartient plus de paraître auprès des rois, ni auprès de qui que ce soit sur terre. J'en prie donc votre Sainteté : pour l'amour de Dieu, pardonnez-moi, ne me faites pas violence dans cette affaire; car les soucis du monde m'accableront si je pars». Mais ils le suppliaient en ces termes : «Si nous désobéissons aux rois maintenant, nous attirerons une grande colère sur nous et sur notre monastère». Une semaine passa à ces discussions et finalement, à contrecœur, prenant sur eux toute faute, le père Athanase et le père Jean le convinquirent non sans peine de partir.

(§ 10) Basile et Constantin étaient alors tout au plus des adolescents et tout le gouvernement appartenait à la reine et au parakimomène.<sup>17</sup> Dès que Tornik' arriva dans la Ville Royale, le parakimomène l'introduisit auprès des rois. Les rois et la reine se levèrent devant lui, le saluèrent avec respect et le firent asseoir à leurs côtés. La reine dit à Basile et à Constantin de se jeter à ses pieds et la reine s'adressa ainsi à lui : «Saint père, Dieu rende à ton âme ce que tu feras pour ces orphelins !» Jean se saisit de l'occasion pour prendre la reine en particulier et lui faire des remontrances sur différents points; elle accepta tout avec humilité et lui fit cette promesse : « Saint père, quoi que m'ordonne votre Paternité, je ne m'y soustrairai pas. Mais puisse Dieu te convaincre de te charger de ce travail, de te rendre comme tu le voudras auprès du curopalate et de l'informer de tous nos malheurs; j'ai confiance en Dieu que vous mettrez en fuite l'impie Sklèros et que vous nous délivrerez du malheur». Il supplia instamment la reine de l'en dispenser, mais quand il la vit inflexible, il lui répondit : «J'ai revêtu cet habit à cause de mes péchés. Le Seigneur sait combien cette affaire pèse sur moi comme la mort, mais je ne sais que faire, je ne peux désobéir à votre Souveraineté». La reine et le parakimomène lui dirent encore : « Étends seulement la main sur ces orphelins, et c'est à nous que Dieu demandera compte de tout péché qui en résulterait». Et ils écrivirent au curopalate des lettres suppliantes.

(§ 11) Tornik' quitta ainsi les rois et s'arrangea pour arriver chez le curopalate. Le curopalate fut très heureux de le voir; Tornik' lui donna les lettres des rois et le mit au courant de tout ce qui se passait. Ils décidèrent alors sur ce point d'envoyer en Grèce des armées et d'en nommer Tornik' commandant en chef. Tornik' envoya aux rois des lettres du curopalate et de lui-même

---

<sup>15</sup> Sur la révolte de Sklèros, Kopaliani, *Relations*, p. 30; EHG, II, p. 477-481; *Ivion*, I, p. 22; Cheynet, *Pouvoir*, p. 329-333. En 978, Bardas Sklèros contrôle toute l'Anatolie et menace Constantinople, où se trouvent les empereurs Basile et Constantin, l'impératrice Théophano et le parakimomène Basile. L'appel à David s'explique par la puissance du curopalate, qui est également menacé par Sklèros qui est maître d'une partie du Taron. Sur le rôle de David dans la vie politique de Byzance : Kopaliani, *Relations*, p. 27-71.

<sup>16</sup> Messenger personnel et porte-parole de l'empereur.

<sup>17</sup> En 979 Basile a 20 ans et son frère 18. Sur la fonction de parakimomène : Oikonomidès, *Listes*, p. 305; il s'agit ici de l'eunuque Basile, grand-oncle des deux empereurs et fils de Romain Lécapène, qui dirige en pratique l'administration de l'empire depuis 963.

et il les informa de tout ce que projetait le curopalate. Alors les rois remirent au curopalate à titre viager les régions d'en-haut de la Grèce. Ils écrivirent à Tornik' : «Nous savons que Dieu est avec toi; n'hésite pas; sous la conduite de Dieu, tu feras prisonniers tous ceux qui se sont révoltés contre nous et le butin que tu leur prendras sera tout entier à toi».

Alors le curopalate confia douze mille cavaliers d'élite à Tornik'. Avec l'aide du Christ, il mit en fuite Sklèros et le repoussa dans sa fuite jusqu'en Perse.<sup>18</sup> Puis il revint, il fit prisonniers tous les grands de Grèce et prit leurs biens comme butin, ainsi que les rois l'avaient dit. Il en distribua une partie aux troupes et garda l'autre pour lui; c'était un très riche butin d'or, d'argent, de tissus précieux, etc. Il revint, salua le curopalate, qui le récompensa largement, et il le quitta pour retourner auprès des rois.<sup>19</sup>

Ceux-ci l'accueillirent avec de grands honneurs et le félicitèrent amicalement. Puis il les quitta à leur tour, prit congé et revint à la Laure du grand Athanase sur la Sainte Montagne. Les pères l'accueillirent avec joie, l'embrassèrent et ils louaient Dieu qui l'avait ramené sain et sauf.

### L'époque de Tornik' : les églises de la Mère de Dieu et de Saint-Jean-Baptiste.

(§ 12) Nos pères se concertèrent ensuite et dirent : «Nous ne pouvons pas rester ici; nous sommes des gens célèbres et des Ibères viennent à nous». Et ils choisirent de fonder à l'écart leur propre monastère qui serait indépendant. La chose ne plaisait pas à Jean, qui accepta cependant de l'entreprendre pour le repos des Ibères et surtout pour l'édification de Tornik'. Ils trouvèrent par la grâce de Dieu un *agridion*<sup>20</sup> plaisant au milieu de la Sainte Montagne; ils y construisirent avec beaucoup de sueur et de peine un monastère et des églises dédiées à la sainte Mère de Dieu et à saint Jean-Baptiste.<sup>21</sup> Ils achetèrent à leurs frais de nombreux agridia, des monastères et des ermitages aux abords du grand monastère jusqu'à la mer de

---

<sup>18</sup> Sklèros fut battu le 24 mars 979 à Sarvenisni, dans le thème de Charsianon : *Iviron*, I, p. 23 et n. 4 (avec traduction de l'inscription érigée, en l'honneur de cette victoire, au monastère géorgien de Zarzma par «Jean, fils de Sula»). Il y avait, aux côtés de Tornik', l'éristav des éristavs Dzhodz'ik', mentionné au § 56.

<sup>19</sup> Tornik', qui s'est déjà sans doute ouvert à David de son désir de fonder un monastère, dut emporter à ce moment plusieurs manuscrits qui se trouvent à Iviron et qui furent copiés à sa demande, dans la laure d'Oski, dans ces années 978/80 : les manuscrits Athos 1 (Ancien Testament), 3 (*Vie de Jean Chrysostome* par Georges d'Alexandrie et discours sur la translation de ses reliques par Cosmas) et 9 (Mélange ascétique et homilétique comportant surtout des homélies de Jean Chrysostome, de Basile de Césarée, d'Éphrem). Ces manuscrits ont été terminés après la défaite de Sklèros puisque les colophons, analysés dans *Iviron*, I, p. 8-9, donnent à Tornik' le titre de syncelle et font même, pour l'un d'eux, référence à cette défaite. On voit plus loin, au § 13, que Tornik' ramena avec lui sur l'Athos de nombreux moines ibères.

<sup>20</sup> Sur le terme géorgien *agridi*, «terrain», «emplacement» (ici rendu par *agridion* qui désigne, comme *agros*, dans les actes athonites un petit établissement monastique avec ses terres : *Iviron*, I, p. 115), Martin-Hisard, *Biens*, p. 124. La fondation se fit, sur la côte, à 11 km au nord-ouest de Lavra, à l'emplacement du petit monastère de Clément, dédié à saint Jean-Baptiste (Prôtaton, p. 64-65). *Iviron*, I, p. 24-25, décrit ainsi le site : «ce monastère était admirablement situé dans un cadre de collines boisées, à quelques centaines de mètres de la mer, en position légèrement élevée et à la limite Nord d'un aplanissement cultivable... Un seul inconvénient : les bas-fonds rendent l'accostage difficile et la plage n'est pas protégée du vent». Par rapport à Lavra, située plus au sud, le monastère se trouve bien «au milieu» de l'Athos, c'est-à-dire dans la partie centrale : carte, *Ibidem*, I, p. 84.

<sup>21</sup> Sur le nouveau monastère : *Ibidem*, p. 60-61 (avec le plan du monastère). Il était entouré d'un mur fortifié, peu épais et peu élevé, sur lequel s'appuyaient des cellules de bois construites sur deux niveaux; l'église Saint-Jean-Baptiste du monastère antérieur fut conservée au nord-est; les Ibères construisirent et dédièrent à la Mère de Dieu une église à croix inscrite, qui était achevée en 982 et comprenait un narthex, mais pas de chapelles latérales, d'après P. M. Mylonas, *Ibidem*, p. 64-68.

l'autre côté; l'ensemble était agréable, attirant, propice à l'établissement de moines spirituels.<sup>22</sup>

Et les pieux rois, en raison des éminents services rendus et des hauts faits accomplis, leur confirmèrent par chrysobulle tous les agridia et domaines qu'ils voulaient, lesquels sont fort nombreux et excellents, comme c'est le propre de cette région.<sup>23</sup>

(§ 13) Cependant, tandis qu'il était en orient, Tornik' fit venir beaucoup de gens portant l'habit<sup>24</sup> et des moines illustres en quantité non négligeable; il aurait voulu que les seuls habitants du monastère fussent des Ibères; mais ce n'était pas possible de faire cela et il fallut bien introduire aussi des Grecs. En effet, comme vous le voyez, nous n'avons aucune expérience de la mer alors que toute notre subsistance arrive par mer. On ne peut non plus satisfaire les exigences d'une laurie de cette importance sans forgerons, sans charpentiers, sans maçons, sans vigneron, sans constructeurs de bateaux, etc. Nos pères durent tenir compte de cela et accueillir aussi à contrecœur [les Grecs], comme nous l'avons dit.<sup>25</sup>

C'est ainsi que fut fondé le monastère avec l'aide de Dieu.

### L'époque de Tornik' : le bruit et l'agitation.

(§ 14) Après avoir chassé Sklèros et être revenu ici avec d'immenses richesses et trésors (en dehors d'autres beaux objets il apporta en effet un trésor de plus de 12 kenténaria),<sup>26</sup> Tornik' remit le tout entre les mains de son père spirituel, Jean, et renonça complètement à lui-même, il ne garda pas la moindre petite chose en sa possession; cet homme si célèbre et illustre, abdiquant toute volonté propre, se plaça dans la totale obéissance [de Jean] et il montrait une si grande ardeur que, s'il l'avait pu, il n'aurait ni bu de l'eau ni prononcé une seule parole ni possédé la moindre piécette sans sa permission; c'est le père Jean qui dirigeait tout et lui donnait ce qui lui semblait bon et nécessaire.

Et puisque l'obéissance aux pères spirituels et l'abandon de la volonté propre sont le principe de toutes les vertus, il les possédait bien et éminemment, comme nous l'avons montré à votre Piété; en effet il révélait, en pleurant, même ses mauvaises pensées au père Jean et il lui demandait pénitence et pardon. Quant à ses autres vertus, nous nous abstenons de les détailler, car le bienheureux fut vraiment comblé de toutes les vertus, humilité, simplicité, pureté. Il ne cessait de répéter au grand Jean : «Père, tu sais bien que je suis un grand

---

<sup>22</sup> Sur les possessions du monastère en 979-980 : *Ibidem*, p. 24-32. Les Ibères possèdent les biens du monastère de Clément et de quatre grands monastères, Kolobou (au nord de l'Athos; Prôtaton, p. 36-40), Léontia (à Thessalonique), Polygyros (en Chalcidique) et Abbakoun (dans la presqu'île de Kassandra). Ils disposent aussi de revenus fiscaux et de parèques pour leurs domaines (n. 40). L'acte n° 3 d'Iviron (*Iviron*, I, p. 114-116) est un bon exemple d'achat par les Ibères d'un agridion monastique.

<sup>23</sup> La teneur du chrysobulle perdu de 979/80, qui portait donation de biens, de revenus fiscaux et de parèques, est conservée dans un acte de 1059 ou 1074 (*Ibidem*, p. 11 et p. 24-26) : en échange des deux monastères de Tornik', à Trébizonde et à Constantinople (n. 23), le syncelle Jean reçoit le monastère athonite de Clément, les monastères de Léontia et Kolobou, une exemption de 60 feux de démosiaires récemment donnés à Tornik' et 40 parèques non imposés. Les Ibères reçurent par ordonnance l'autorisation de rechercher tous les biens qui appartenaient à Kolobou et de recouvrer ceux qui étaient détenus par d'autres; l'acte n° 2 d'Iviron, *Ibidem*, p. 117-129, est une application de cette ordonnance. L'acte n° 5, *Ibidem*, p. 129-134, illustre les conflits que les Ibères eurent à régler. Sur le terme *sopeli*, «domaine», «campagne», qui peut correspondre à *proasteion*, Martin-Hisard, *Biens*, p. 125-126.

<sup>24</sup> *picosanni* : «personnes portant un pieu («vêtement de feutre»)», ce que Peeters, *Histoires*, p. 237, traduit par «rasophores».

<sup>25</sup> Les Ibères dont le monastère est au bord de la mer se soucièrent rapidement de ce problème. Dès 984, ils obtinrent une exemption fiscale pour le trafic maritime et, dès 985, la possibilité d'aménager un mouillage à Galéagra, un peu au nord d'Iviron (carte dans *Iviron*, I, p. 71).

<sup>26</sup> En géorgien *k'endinari*, soit 100 livres d'or.

pécheur et que ma mort est proche; je ne rechigne pas devant ta Sainteté, car après Dieu, c'est à toi que j'ai confié ma volonté et ma personne. Assure le salut de mon âme comme tu l'entendras».

(§ 15) En présence d'une telle ardeur, notre bienheureux père Jean veillait avec empressement à ce que l'on ne trouvât pas la moindre imperfection en lui; il l'honorait comme il convenait, le ménageait, le faisait reposer et il avait égard pour sa vieillesse. Mais le grand Tornik' avait grandi dans les guerres et les affaires militaires et il aimait ce genre de conversations et de



récits. Et, comme nous l'avons dit, le père Jean le ménageait et n'aimait pas le reprendre pour ne pas blesser son cœur.

Mais il y avait à cette époque des gens illustres et prestigieux, ils entraient et s'entretenaient avec lui de ces sujets dont nous avons parlé. Alors, lorsque Jean vit qu'il agissait ainsi en toute simplicité, il craignit le tort spirituel que cela pouvait causer au bienheureux et même aussi à son âme. C'est pourquoi le père Jean lui dit : «Frère bien-aimé, je vois que, par la grâce de Dieu, tu as bien progressé dans les commandements de Dieu et je ne veux pas causer de tort à ton âme par le biais d'un reproche; cependant, cesse de parler des choses de ce monde et ne t'entretiens plus désormais qu'avec le prêtre Gabriel». Ce prêtre était quelqu'un dans la bouche duquel on ne trouvait jamais de propos mondains, mais seulement des propos divins et spirituels. En entendant cela, le bienheureux se jeta immédiatement à ses pieds et dit en pleurant : «Pourquoi avoir gardé le silence jusqu'à présent et ne pas m'avoir repris, saint père théophore ?» Le père Jean le releva et lui dit : «Que le Seigneur te pardonne ! Fais attention dorénavant».

A partir de ce moment, il ne parla plus à aucun frère du monastère, et, lorsque c'était un étranger qui s'approchait, il ne lui adressait que quelques paroles. Il finit ses jours dans cette vie spirituelle et partit vers Dieu. Nos pères lui ont rendu ce témoignage véridique : «Dieu lui a pardonné ses péchés et l'a jugé digne de la vie éternelle».<sup>27</sup>

52 (§ 16) Nos saints et bienheureux pères donnèrent en abondance de grandes sommes et de beaux objets à la grande Laure et à tous les monastères de la Sainte Montagne, qui étaient

<sup>27</sup> Tornik' est mort le 15 décembre 984 (*Iviron*, I, p. 32, n. 5). Le *Synodikon* le commémore le 15 décembre comme le «fondateur de cette illustre laure» (*Ibidem*, p. 7, n° 1). On ignore tout du lieu de sa sépulture. Georges l'Hagiorite ne parle pas de son activité de copiste, mais on lui doit entre autres le manuscrit Athos 5 consacré à Jean Climaque, qu'il copia en 983 «sur l'ordre de mon saint père et guide Jean et d'Euthyme» : Blake, *Iviron* 1, p. 312-314; Peeters, Colophon.

alors plutôt pauvres et assez peu développés. Ils donnèrent de nombreux objets et des revenus à la Mésè, c'est-à-dire à l'assemblée de toute la Montagne.<sup>28</sup> Ils allouèrent de grandes sommes à tous ensemble et à chacun en particulier. Nous en citerons certaines et taisons les autres pour ne pas indisposer les lecteurs et auditeurs par un texte trop long.

Ils donnèrent donc à la grande Laure, comme nous l'avons dit, un chrysobulle d'une somme de 244 pièces d'or,<sup>29</sup> concédé par Jean Tzimiskès, que la Laure reçoit tous les ans du palais, ainsi qu'une île appelée Néos, concédée par le roi Basile à Jean, qui produit un revenu fiscal annuel de 14, 15 et parfois 20 livres.

Ils lui donnèrent encore :

- une somme de 25 livres d'or en pièces,
- un fragment de la Croix de vie avec un reliquaire en argent,
- deux grands calice en argent,
- un disque avec cuillère, étoile et ciboire en argent, le tout – deux laqué or,
- une nappe d'autel brodée d'or et une autre en soie pure,
- deux livres de Chrysostome de grande valeur, un livre de saint Éphrem, un autre livre des Catéchèses de saint Cyrille, un autre livre dans lequel sont écrits tous les textes anciens, le *prophétologion* et le livre des Macchabées, un autre livre du rituel des fêtes des grands saints, un Tétraévangile recouvert de tissu précieux avec un fermoir et une croix d'argent,
- une croix de procession en argent doré avec des images de *melazmage*,
- une grande icône de la Crucifixion peinte à l'encaustique valant cent pièces d'or, une autre grande icône de la Déisis; une autre icône de la Descente de Croix donnée par le roi Nicéphore, une autre icône à panneaux des douze apôtres, une autre icône des saints mégalomartyrs, une autre icône à l'encaustique du Baptiste, une autre icône à l'encaustique de saint Eustrate,
- cent livres d'encens,
- quatre mulets et trois chevaux,
- un bateau de cent *modioi*,
- des cellules dont ils payèrent la construction, 500 pièces d'or pour celles d'en-haut, 100 pièces d'or pour celles d'en-bas,
- et d'autres choses encore.

Nous avons écrit tout ceci d'après un écrit autographe du saint père Euthyme lui-même, c'est donc vrai et véridique.

(§ 17) Ils ont également donné à la Mésè en l'indiction 8 une somme de 14 livres à partager entre tous; et ils ont encore réparti 14 autres livres en l'indiction 11.<sup>30</sup> Ils ont donné à l'église de Karyès, c'est-à-dire à l'assemblée générale, un calice et une patène en argent, un panneau des Fêtes du Seigneur, un commentaire des Évangiles, trois grandes icônes de la Déisis, deux scaramanges, deux mulets. Ils ont donné à l'économe de la Mésè la somme d'une livre à dépenser pour la Mésè en achat de lustres, crochets, chaînes et cierges.

Et après la mort de Tornik', en l'indiction 13, ils ont encore donné à la Montagne 28 livres à partager; ils lui ont donné à Hiérissos des maisons achetées 7 livres avec une cour pour servir d'hôtellerie aux frères qui partent et ils lui ont aussi donné au même endroit une très

---

<sup>28</sup> sasovali : «ce qui est au milieu», c'est-à-dire la Mésè, qui désigne, à partir de 985, le centre de l'administration athonite situé à la laure de Karyès et dirigé par le Prôtos. Une assemblée générale des moines de la Montagne (καθολική σύναξις, rendu ici en géorgien par q'ovlisa mtisa sesak'rebuli) se réunit annuellement à Karyès; voir Prôtaton, p. 114-129 et p. 202-215.

<sup>29</sup> «Pièce d'or» : en géorgien drahk'ani, qui ne peut ici désigner que le nomisma. L'acte n° 6 d'Iviron (*Ibidem*, p. 1381314) montre que Jean avait obtenu de Jean Tzimiskès pour Lavra un solemnion de 244 nomismata dans l'île de Lemnos. Voir aussi *Lavra*, I, p. 43; *Iviron*, I, p. 20-21.

<sup>30</sup> Soit en 980/81 et en 983/84, au moment de la fondation du monastère et peut-être dans le cadre des conflits concernant Kolobou (n° 57).

bonne vigne estimée 5 livres.<sup>31</sup> Nous avons écrit tout ceci d'après un texte de nos pères eux-mêmes.

Qui énumérera ce qui fut encore distribué à chacun ? Chacun d'eux le proclame à haute voix et Dieu l'a inscrit dans les cieux. Et le père Euthyme lui-même, en plus de ce qui a été écrit plus haut, donna 200 pièces d'or à la Mésè pour son propre monastère de saint Euthyme qu'il fonda à l'extérieur de la Montagne lorsqu'il eut renoncé à l'higouménat.

Mais nous renonçons maintenant à en dire davantage sur ce sujet; il n'est pas possible en effet, ainsi que nous l'avons dit, d'énumérer toutes les libéralités de ceux qui trouvaient leur joie dans la générosité plus qu'en toute autre vertu et qui s'en firent comme un vêtement.



(§ 18) Après la disparition de Tornik', notre bienheureux père Jean décida de fuir en Espagne en emmenant son fils et quelques disciples. Jusqu'à présent en effet, il n'avait supporté les bruits et l'agitation qui lui déplaisaient depuis le début que pour l'édification de Tornik' et le salut de son âme. Il avait entendu dire que de nombreuses familles et personnes d'origine ibère étaient établies là-bas.<sup>32</sup> C'est pourquoi il partit pour Abydos en quête d'un bateau en partance pour l'Espagne. Ils s'y rendirent, mais le père Jean informa amicalement de son projet celui qui commandait alors Abydos et qui était un grand ami du père Jean. Il s'y opposa et le retint autant qu'il le put. Mais quand il vit le père Jean persister dans son projet, il lui dit : «Saint père, tu n'es pas sans savoir l'affection des rois pour ta Sainteté; j'aurai de grands ennuis si je te laisse partir; je vais écrire aux rois et

tu feras ce qu'ils te diront».

Quand il leur eut écrit, les rois leur ordonnèrent de venir dans la Ville Royale; et, à leur arrivée, les rois les accueillirent avec de grands honneurs et leur firent de vifs reproches en disant : «Saints pères, nous avons pour votre Sainteté une grande affection; pourquoi donc nous avez-vous fui et partiez-vous en terre étrangère ?» Le bienheureux Jean leur répondit : «Pieux et souverains rois, j'ai été un pauvre laïque vivant dans le monde et coupable de tous les péchés; j'ai voulu partir à l'étranger et sauver mon âme; je vivais dans la pauvreté quand mon parent Tornik' est arrivé, je ne sais comment, et je me suis trouvé de cette manière

<sup>31</sup> Hiérissos est un village de Chalcidique, au nord de la presqu'île athonite, près duquel fut fondé à la fin du 9<sup>e</sup> siècle le monastère de Kolobou, où les Athonites avaient l'habitude de descendre quand ils devaient se rendre à Hiérissos. Les Athonites avaient en vain demandé à Jean Tzimiskès et à Basile II de leur céder Kolobou qui fut, en 979/80, donné à Iviron; d'où l'acte n° 7 d'Iviron du prôtos Thomas, daté de janvier, indiction 13, an du monde 6493 (985) : la Mésè renonce à ses prétentions sur le monastère de Kolobou, mais demande aux Ibères de donner aux moines athonites qui sortent de l'Athos un logement dans le kastron de Hiérissos; les Ibères donnent à la Mésè une cour (aulè) avec de nombreuses maisons qu'ils ont achetées pour 7 livres d'or au prôtopapas Nicéphore et une vigne de bon rapport évaluée 5 livres de pièces d'or : *Iviron*, I, p. 141-151; *Prôtaton*, p. 36-40.

<sup>32</sup> La tradition d'une présence de Géorgiens en Espagne remonte sans doute à Strabon (I, chap. 21) pour qui des Ibères venus d'Espagne ont peuplé la Colchide et le Pont. Le terme géorgien employé ici est *Sp'ania* et non pas *Iberia*.

plongé dans de grandes agitations et dans la foule; je veux me libérer de tout cela et me consacrer au soin de mon âme».

Ils le pressèrent longtemps avec de grands honneurs et finirent par le persuader à force de grandes supplications de retourner au monastère; ils le renvoyèrent avec de grands présents et il rentra dans son monastère.<sup>33</sup>

Peu de temps après, il fut frappé de la maladie de la goutte et passa de longues années étendu sur un lit et il souffrait beaucoup; et il ne cessa de louer Dieu, cette cruelle maladie lui donnant autant de joie qu'un immense trésor, qu'un honneur et un don du Seigneur. Quand il se vit à ce point impotent, il demanda au père Euthyme de se charger du monastère; mais celui-ci, tremblant de peur, le suppliait de l'en dispenser, car les soucis de ce monde lui déplaisaient et il ne supportait pas d'être la proie des soucis. Mais comme il ne pouvait désobéir à un père âgé et épuisé par les maladies, il lui obéit à contrecœur et, tant que ce dernier vécut, il administra les affaires du monastère avec obéissance, en tant qu'économe et selon ses ordres, et il ne faisait rien sans lui en parler.

### L'époque de Jean Grdzelisdze et d'Arsène de Ninoc'mida.

(§ 19) A cette époque, le bienheureux et saint ancien Jean Grdzelisdze menait, tel un incorporel, la vie érémitique dans la lauré des Quatre-Églises. Arsène de Ninoc'mida, un homme de haute vertu, mettant de même en œuvre les commandements du Christ, abandonna pour Dieu l'épiscopat et vint se présenter au curopalate David.<sup>34</sup> Celui-ci, d'heureuse mémoire, l'accueillit avec les honneurs dus à sa sainteté et l'envoya aux Quatre-Églises, et il mena lui aussi la vie érémitique avec son maître. Nos bienheureux pères Jean et Arsène avaient donc beaucoup d'affection l'un pour l'autre et ils se livrèrent là, pendant longtemps, à la bonne ascèse de la vie monastique; mais ils se rendaient compte qu'ils ne pouvaient y vivre la vie solitaire désirée parce que les abbés et les frères du monastère les dérangaient; le curopalate dont on vient de parler et leur envoyait des eulogies; de même les évêques et les aznaurs. C'est pourquoi ils décidèrent de partir à l'étranger.

Ils s'en allèrent donc dans des solitudes des régions du Pont; ils rencontrèrent un certain abbé spirituel qui les accueillit avec joie, leur donna un beau monastère dans un endroit solitaire et les pourvut généreusement de tout ce dont ils avaient besoin.

Au bout d'un certain temps nos pères apprirent qu'ils vivaient là. Ils leur envoyèrent un frère et leur écrivirent cette lettre : «Saints pères, nous avons entendu parler de votre Sainteté et nous avons appris que vous viviez en ce lieu. Nous sommes très fâchés que vous ne vouliez pas venir sur la sainte et illustre Montagne pour que nous recevions nous aussi votre sainte bénédiction. Nous prions donc votre Sainteté de venir vous joindre à nous, puisque vous savez que nous vivons nous aussi en terre étrangère». Ils furent tout heureux de lire ces mots et ils partirent dès l'année suivante.

Nos pères furent remplis de joie en apprenant cela. Ils rendirent grâce à Dieu et les accueillirent avec affection. Ils les pourvurent au spirituel et au matériel selon leurs désirs et

---

<sup>33</sup> Tornik' étant mort le 15 décembre 984, on peut placer cette tentative de Jean en 985, peut-être juste après le règlement de l'affaire de Kolobou enregistrée dans l'acte n° 7 en janvier 985 (n. 57); le long conflit qui se termine alors est un bon exemple «du bruit et de l'agitation» qui déplaisaient à Jean. On ne trouve pas trace de faveurs particulières faites par les empereurs à Jean à cette époque.

<sup>34</sup> Arsène était titulaire du siège illustré par la sépulture de sainte Nino; Ninoc'mida est situé près d'Udzharo, dans la principauté de K'axeti, dont les dirigeants disputent aux Bagratides la prééminence dans le monde géorgien. Les relations entre le T'ao-K'lardzheti et la K'axeti sont donc généralement tendues, ce qui rend d'autant plus significative la démarche de l'évêque. On ne peut dater avec précision son arrivée à la cour de David. C'est peut-être Arsène qui a apporté au T'ao-K'lardzheti le texte des premières traditions géorgiennes relatives à la conversion du Kartli par Nino et qui sont connues par le manuscrit S 1141, copié à Sat'berd en 973- 976 par un scribe qui dit, dans son colophon, avoir eu beaucoup de mal à s'en procurer le texte.

leur construisirent des cellules en un endroit solitaire où ils vécurent d'une manière agréable à Dieu.<sup>35</sup>

### Le testament de Jean.

(§ 20) Puis notre bienheureux père Jean, épuisé par la maladie dont nous avons parlé plus haut, entra dans le repos et partit vers Dieu, chargé de vertus et demeuré dans la volonté de Dieu.<sup>36</sup> Quand il sentit venir sa fin, il remit au père Euthyme tout pouvoir et autorité pour instituer dans le monastère les règles et lois qu'il voudrait, pour y imposer également un pénitentiel et gouverner, à l'intérieur et à l'extérieur, comme il le voudrait. Puis il lui dit de laisser après lui l'abbatiate à Georges, qui était aussi leur parent, un homme célèbre et avisé dans les affaires matérielles;<sup>37</sup> il lui dit encore que Georges devrait laisser après lui comme higoumène celui des frères que ses paroles et ses actes désigneraient comme le meilleur. Il



établit ainsi la règle que chaque abbé laisse après sa mort un autre higoumène, saint et vertueux. Il punit d'un effroyable anathème et malédiction quiconque ruinerait les règles du père Euthyme, sèmerait le trouble et soulèverait les frères; il le sépara de Dieu et ordonna son exclusion immédiate de la communauté pour qu'il ne répande pas sa maladie mortelle et de la communauté. Il désigna les souverains rois comme administrateurs et épitropes en disant : «Puisqu'il faut quelqu'un de bienveillant pour aider et administrer, comment faire, pauvre et petit que je suis ? Le propos est audacieux, mais j'ai confiance en leur clémentine bienveillance et en leur bonté. Je remets donc entre leurs mains la laure fondée, grâce à leur bienveillance et à leur aide, par moi ainsi que par Euthyme et Georges, leurs serviteurs qui prient pour eux; car, bien que leur bonté s'étende à toute la terre et qu'ils prennent soin de tous les pauvres, ils

---

<sup>35</sup> Les deux moines s'installèrent au centre de l'Athos à Karaba (§ 69), où leurs cellules formèrent l'ermitage de Saint-Syméon-l'Ancien : *Iviron*, I, p. 34 et carte p. 71.

<sup>36</sup> La mort de Jean a lieu le 14 juin 1005 : *Iviron*, I, p. 33 et n.7

<sup>37</sup> *Iviron*, I, p. 16-18, établit que Georges Ier était le neveu de Jean et, peut-être aussi, celui de Tornik'. Il dirigea Iviron de 1019 à 1029 (§ 80-81), mais il joua déjà un rôle important du vivant de Jean (d'après les actes d'Iviron n° 9, 10, 12).

ont cependant fait preuve de plus de bienveillance envers nous, indignes, qu'envers n'importe qui, car j'ai fondé cette laure depuis ses fondements grâce à leurs généreuses libéralités».

(§ 21) Et il dit aux frères : «Vous, mes fils chéris et bien-aimés, si vous vous efforcez de garder les commandements de Dieu, si vous vivez selon la règle et les prescriptions divines, si vous faites preuve d'une obéissance sincère envers les higoumènes, de paix et d'unité entre vous, Dieu m'est témoin qu'il ne vous laissera manquer d'aucun bien, mais que les rois, les mtavars et tous les hommes seront portés à la bienveillance envers vous et que vous progresserez toujours davantage. Désormais que personne ne vous sépare de cette bonne œuvre et de l'amour de Dieu, c'est-à-dire de l'obéissance sincère, de l'indissoluble unité et de la paix afin que vous passiez une vie paisible en ce monde éphémère et que vous ayez part à la vie éternelle dans l'éternité à venir, grâce à l'amour du Christ Seigneur pour les hommes. Que le Dieu bon et très clément vous fasse miséricorde et vous guide dans sa sainte volonté et ses divins commandements, par l'intercession de la très sainte Mère de Dieu et de tous les saints, amen ! N'oubliez pas l'hospitalité et donnez aux pauvres, selon vos possibilités, ce que le Seigneur vous accordera. Priez pour moi et faites mémoire de moi à jamais, mes fils et frères bien-aimés, pour que Dieu fasse miséricorde à mon âme misérable et livrée au péché. Célébrez aussi tous les ans la mémoire de mon frère spirituel, Jean le Syncelle, qui est venu à nous avec grande foi sur la Sainte Montagne, et de notre père spirituel, Athanase; et commémorez-les dans la sainte liturgie». <sup>38</sup>

(§ 22) Et quand il eut dit tout cela et l'eut laissé par écrit, il bénit le bienheureux Euthyme d'une céleste bénédiction et remit entre ses bras sa sainte âme à Dieu; il se pencha paisiblement contre lui et s'endormit, le 14 juin. Il intercède pour le salut de nos âmes.

Notre père théophore Euthyme habilla décemment son vénérable corps, il l'ensevelit, à part, en un lieu sur lequel il construisit l'église des Saints-Archanges. Ceux qui s'en approchent avec foi y trouvent grâce et pardon. C'est ainsi qu'un possédé du démon qui s'en approcha un jour et but à la lampe suspendue au-dessus du tombeau fut immédiatement guéri et louait Dieu.

## II. Comme de Jérusalem la parole ...

Les traductions d'Euthyme.

(§ 23) Revenons à ce que nous disions au début. Comme nous l'avons dit plus haut, le père Jean emmena son fils Euthyme hors de la Ville Royale.<sup>39</sup> Il lui donna d'abord un enseignement en géorgien, puis il lui assura en grec un enseignement parfait et complet. La grâce de Dieu fut sur lui dès son enfance, Dieu lui ouvrit l'intelligence des écritures et le remplit de la grâce de l'Esprit saint.

Le bienheureux Jean, son père, en eut la révélation grâce à une apparition de la sainte Mère de Dieu. Durant sa jeunesse en effet, alors qu'il n'était encore qu'un enfant, [Euthyme] fut la proie d'une grave maladie et était aux portes de la mort; et le bienheureux Jean racontait : «J'avais perdu l'espoir de le sauver et je m'attendais à voir incessamment partir son âme, car il ne prononçait plus ni parole ni son. Tout troublé j'allai au sanctuaire de la sainte Mère de Dieu, je me prosternai devant l'icône de la sainte Souveraine et je suppliai à chaudes larmes la Mère de Dieu, vierge toujours pure, de m'aider et d'adoucir mon chagrin. Je demandai à un prêtre d'aller le faire vite communier au dans mon trouble d'aller voir ce qu'il devenait, j'ouvris la porte de la chambre où je l'avais laissé couché et je sentis tout de suite la

---

<sup>38</sup> C'est là le point de départ du livre des commémoraisons du monastère ou *Synodikon*. Iviron, I, p. 6-8 : Jean-Tornik' le Syncelle est commémoré le 15 décembre (n° 1, avec détails sur l'office et octroi aux frères de trois mesures de vin au repas du soir), Jean à deux reprises, le 14 juin (n° 83, sans autre précision) et le 16 décembre (n° 16, avec son beau-père Abuharb et Tornik'; même ordre des prières qu'au n° 1 et quatre mesures de vin à midi). La commémoraison d'Athanase n'a pas été conservée, peut-être à cause du conflit avec les Grecs.

<sup>39</sup> L'auteur reprend l'histoire d'Euthyme là où il l'avait laissée au § 7. On a peu d'informations sur la vie d'Euthyme depuis que Jean est allé le rechercher à Constantinople entre 963 et 969. D'après *Vie Syn.*, p. 332 et 333, Jean donna immédiatement l'habit monastique à son fils, auquel Athanase conféra plus tard le grand habit et qu'il éleva au sacerdoce.

merveilleuse fragrance d'un parfum, car la sainte Mère de Dieu était venue le voir, et je vis Euthyme redressé par sa grâce et assis sur son lit, guéri et en bonne santé. Plein de stupeur, je lui demandai : «Fils, que se passe-t-il ?» Il me fit cette réponse : «Une dame pleine de majesté s'est présentée à mes yeux et m'a dit en géorgien : *Qu'y a-t-il, Euthyme ? De quoi souffres-tu ?* Et je lui ai dit : *Madame, je vais mourir.* Et comme je disais cela, elle s'est approchée de moi, m'a pris la main et m'a dit : *Tu n'es plus malade, lève-toi, n'aie pas peur et parle géorgien couramment.* Et tu vois, je ne suis plus du tout malade». Et le bienheureux Jean disait : «Il avait jusqu'alors parlé péniblement le géorgien, ce qui me chagrinait; mais, à partir de ce moment, il s'exprima sans hésitation en géorgien, comme une source jaillissante, avec plus de pureté que n'importe quel Ibère. Et moi, devant cela, je me prosternai devant la sainte Mère de Dieu; je lui rendis grâce, à elle qui est notre espérance, et je louai et j'exaltai Dieu».

(§ 24) Le père Jean lui dit : «Mon fils, le pays de Kartli manque cruellement de livres; beaucoup lui font défaut. Je vois le don que Dieu t'a fait; mets-toi donc au travail pour faire fructifier le salaire que tu as reçu de Dieu».<sup>40</sup> Et lui qui obéissait en tout suivit son ordre sans délai et commença à faire des traductions, et il plongea tout le monde dans la stupeur; car, à l'exception des premières, il n'y avait jamais eu de traduction semblable dans notre langue et, à mon avis, il n'y en aura jamais.<sup>41</sup> Beaucoup de textes furent envoyés au curopalate David, qui fut rempli de joie en les voyant, car c'était un homme de foi, et il dit : «Gloire à Dieu qui a suscité un nouveau Chrysostome pour notre temps !» et il lui écrivit souvent pour qu'il fasse des traductions et les lui envoie.

Le bienheureux traduisait inlassablement sans s'accorder le moindre repos, et il recherchait jour et nuit, jalousement, le doux miel des livres divins qui lui permirent de remplir de douceur notre langue et notre Église. Il est pratiquement impossible d'énumérer les livres divins qu'il traduit; nous en citerons un certain nombre pour que les fidèles du Christ puissent ainsi se rendre compte des autres. Car il effectuait ses traductions non seulement sur l'Olympe ou sur la Sainte Montagne – et nous ne pouvons tout énumérer – mais aussi dans la Ville royale, en voyage, ailleurs encore.

(§ 25) Comme nous le disions, il traduisit :

- les *Commentaire de l'évangile de Jean*,
- les *Enseignements* de notre saint père, le grand Basile,
- le *Livre* de saint Climaque,
- le *Livre* de saint Macaire,
- les *Enseignements* de Maxime,

---

<sup>40</sup> Sur le rôle et les intentions de Jean, voir son propre témoignage dans le colophon du manuscrit Athos 10 (supra, n. 49). On a vu (n. 68) que Jean contribua à faire venir Jean Grzelisdze et Arsène; c'est lui aussi qui a guidé le choix des textes à traduire : ceux de Jean Chrysostome (colophon de Athos 10), l'Échelle de Jean Climaque (colophon de H 1271 : «Moi, le pauvre Euthyme, j'ai fait cette traduction sur l'ordre de mon père Jean»), le Nomocanon (Giunasvili, *Nomocanon*, p. 4 : «A la prière de notre bienheureux père Jean, moi, le pauvre Euthyme, j'ai été jugé digne de traduire du grec en géorgien ce petit Nomocanon»); c'est encore lui qui a organisé la reproduction des traductions d'Euthyme (colophon d'Athos 32).

<sup>41</sup> La Vie de Georges revient sur ce thème et le nuance : «Quand la splendide lumière de notre peuple, le grand Euthyme, commença à briller pour être la lumière et la joie, la gloire et la couronne, l'instructeur et l'illuminateur de notre ignorance, il enleva de nos esprits le couvercle de l'ignorance et, tel le jour lumineux, il dissipa de nos âmes le triste nuage de l'absence de connaissances et il suppléa à l'indigence de notre langue par l'ampleur et la grandeur des saints livres qu'il traduisit divinement; et nous que les Hellènes traitaient de barbares à cause de notre ignorance et inculture, il nous mit à égalité avec eux grâce à la sagesse que Dieu lui donna» (p. 108). La Vie souligne aussi l'importance d'Euthyme pour l'orthodoxie des Géorgiens : «Depuis le début, bien que notre pays soit éloigné du monde grec, nous avons nous aussi des textes écrits et une foi vraie et droite; mais les méchantes graines d'Arméniens, dépravées et trompeuses, étaient semées au milieu de nous comme des graines malsaines et elles nous ont fait ainsi beaucoup de mal, car notre peuple était innocent et sans malice; mais, eux, en apparence pour faire régner la loi, s'étaient efforcés en quelque sorte de nous faire trébucher et nous avons aussi des livres traduits par eux» (p. 12).

- le *Livre* de saint Isaac dans lequel il y a aussi des enseignements d'autres Pères,
- le *Livre* de saint Dorothee,
- le *Martyre* et les *Miracles* du grand archimartyr Démétrius,
- la *Vie* et le *Martyre* de saint Etienne le Jeune,
- la *Vie* et le *Martyre* de saint Clément, pape de Rome,
- le *Martyre* de saint Clément d'Ancyre,
- la *Vie* du saint et grand Basile de Césarée,
- la *Vie* de saint Grégoire le Théologien et ses homélies,
- la *Vie* de saint Bagrat',
- le *Martyre* des saints Menas et Hermogénès,
- les homélies de saint Grégoire de Nysse : «La louange de son frère Basile le grand», «Sur la virginité», «Le commentaire du saint Notre Père», «Sur les saints Jeûnes», «Le commentaire de la vie du saint prophète Moïse sur le mode de vie érémitique, qu'un frère lui avait demandé»,
- *l'Apocalypse* de Jean l'Évangéliste et le *Commentaire de l'Apocalypse* d'André de Césarée,
- l'homélie de saint Jean Damascene «Sur les deux natures du Christ»,  
et une autre «Sur la naissance de la sainte Mère de Dieu»,
- la *Vie* d'Athanase le Grand,
- le *Martyre* des trois saints enfants, Alphée, Philadelphie et Cyrinos, 580
- la *Vie* de saint Onuphre Boskos,
- la *Vie* de sainte Marie l'Égyptienne,
- les *Enseignements* de saint Zosime,
- les *Enseignements* du saint père Éphrem,
- *Sur la foi*,
- le *Petit Synaxaire de l'année*,
- les *Pérégrinations et Prédications de saint Jean l'Évangéliste*,
- le *Commentaire des Épitres aux Galates, aux Thessaloniens et aux Romains*,
- l'ensemble des *Chants pour le Carême* et les *Hymnes* de nombreux Saints,
- le *Martyre* du saint Procope,
- le *Commentaire* de l'évangile de saint Matthieu,
- les *Pérégrinations et Prédications de l'apôtre saint André*,
- la *Bénédiction grecque de l'habit monastique et la Bénédiction du moine*,
- le *Nomocanon* de saint Jean le Jeûneur et du VI e concile,
- les *Actes de l'Orthodoxie*,
- les *Prières pour la sainte Pentecôte*,
- le *Martyre* de sainte Fébronia,
- le *Martyre* de saint Anthime, de saint Blaise, des Vingt Mille,
- les *Martyres* de saint Théodore le Stratélate, de Théodore de Pergé, des saints Eustatiens, de saint Eustrathe et de ses enfants,
- les *Enseignements* de saint Cassien, le *Livre des Dialogues*,
- les *Miracles des saints Archanges*,
- la *Vie* de saint Nicolas,
- le *Livre* de Grégoire le Théologien,
- «Sur les huit passions» de Maxime,
- l'homélie de saint Basile «Sur la septuple vengeance de Caïn»,
- *l'Office grec du milieu de la nuit*,
- les *prières grecques du Temps et les canons*,
- la *Vie* de saint Antoine le Grand.

(§ 26) Notre père théophore traduisit tous ces textes et d'autres bien plus nombreux encore; il fit ainsi fructifier le talent qui lui avait été confié.<sup>42</sup> Il traduisit la plupart des livres qu'on vient de citer du vivant de son père Jean, alors que toute la responsabilité et les soucis du monastère pesaient sur lui; c'est que, comme nous l'avons dit plus haut, le bienheureux Jean fut malade pendant de longues années et Euthyme le soigna jour et nuit tout au long de sa maladie. Il exerça ensuite pendant quatorze ans la fonction d'higoumène;<sup>43</sup> la responsabilité de trois cents âmes, la direction de la grande Laure et surtout les soucis de la Sainte Montagne étaient source de préoccupation pour le bienheureux. Tout en respectant avec courage sa belle et astreignante règle de vie, il n'interrompit pas son beau travail de traduction; car, sans s'accorder aucun repos, il s'y livra totalement et il passait la nuit à veiller; car c'est la nuit, à la chandelle, qu'il effectua la traduction de la plupart des textes, par manque de temps libre, comme nous l'avons dit, et à cause de ses responsabilités.

### Parole, lumière et vie.

(§ 27) Un moine de la région de Rome arriva du vivant du père Jean, un homme célèbre par ses vertus auxquelles les régions de Rome rendaient témoignage. Frère du duc de Bénévent, il était d'illustre famille. Il vint prier sur la Sainte Montagne avec ses six disciples et, lorsque nos saints pères virent la grâce de son allure, ils le saluèrent comme un proche et un familier, l'accueillirent avec joie et le supplièrent de demeurer là en disant : «Nous sommes des étrangers, et toi aussi tu es un étranger». Ils eurent du mal à le convaincre, c'est qu'il voulait être avec eux dans le monastère, or c'était un homme de haut rang et illustre, et lorsque les Romains qui étaient dans la Ville Royale et dans d'autres villes en entendirent parler, une foule nombreuse se rassembla pour qu'il les admette à la vie monastique. Nos saints pères donnèrent alors eux-mêmes ce conseil au saint moine : «Saint père, puisque tu sauves tant d'âmes, il vaut mieux que tu leur donnes la tonsure, que tu sois la cause de leur salut et que tu les offres à Dieu. Nous savons que d'autres personnes encore vont venir en grand nombre recevoir l'habit monastique de tes mains; nous allons t'acheter un domaine et te fournir tout le nécessaire». Bien que le saint homme supportât difficilement les tracasseries et les responsabilités, il ne voulut pas désobéir à leur demande. C'est pourquoi il fonda un beau monastère et rassembla de nombreux frères et il mena à bien toute la fondation avec l'aide de nos pères.<sup>44</sup> Il leur rendait souvent visite pour plusieurs jours, puis il retournait dans son monastère.

C'est aujourd'hui le seul monastère des Romains sur la Sainte Montagne, ils y mènent une vie belle et ordonnée selon la règle et les dispositions de saint Benoît dont la *Vie* est écrite dans les *Dialogues*.<sup>45</sup>

(§ 28) Gabriel, le saint prêtre ibère dont il a été question plus haut, et le grand Léon, ce saint moine romain, avaient beaucoup d'affection spirituelle l'un pour l'autre. Chaque fois que ce dernier venait voir les pères, il avait une cellule près de celle de Gabriel, il y restait pendant la journée; aucun ne connaissait la langue de l'autre. Lorsque la nuit tombait, ils sortaient de leurs cellules, faisaient une prière, s'asseyaient et échangeaient des propos divins jusqu'à ce que résonne l'appel pour les Matines. Et ils faisaient ainsi tous les soirs jusqu'à son départ. Et

---

<sup>42</sup> Il faudrait ajouter à cette liste la traduction des Psaumes et des Évangiles (SANiDZÉ, *Remarques*, p. 118; Outtier, *Évangiles*), des œuvres de Grégoire de Nysse (CPG 3166 : *Vita s. Macrinae*; CPG 3149 : *Dialogus de anima et resurrectione*), un choix d'homélies de Jean Chrysostome, des œuvres de Jean Damascène (CPG 8043 : *l'Expositio Fidei*) et de Maxime le Confesseur (CPG 7698 : *Disputatio cum Pyrrho*; CPG 7693 : *Capita de caritate*; CPG 7688 : *Quaestiones ad Thalassium*; une *Vie de la Vierge*, voir n. 273) et de nombreux textes hagiographiques.

<sup>43</sup> Euthyme exerça l'higouménat de 1005 à 1019 : *Iviron*, I, p. 39.

<sup>44</sup> Il s'agit du monastère appelé d'abord monastère ton Apothèkôn (d'après un toponyme correspondant à l'actuel cap Kosari, au nord-est des possessions de Lavra), puis monastère des Amalfitains (première mention en 1010) : *Iviron*, I, p. 137-138 et 146-147. Son higoumène, qui n'est pas son fondateur, Léon, mais un certain Jean, souscrit, en 984 et 985, les actes n° 6 et 7 d'Iviron. Pertusi, *Monasteri*; Lemerle, *Archives*; Bonsall, *Monastery*.

<sup>45</sup> Euthyme a traduit en géorgien les *Dialogues* de Grégoire le Grand (n. 128).

nos pères disaient : «Les frères spirituels qui étaient près de chez eux nous ont affirmé sous serment que le grand Léon et le prêtre Gabriel agissaient ainsi à chacune de ses visites». Et ils portaient ce témoignage : « On pouvait tout attendre et croire de leur sainteté car ils étaient grands et parfaits devant Dieu».

(§ 29) II y avait à cette époque à Thessalonique un catholicos divin et spirituel, ami de nos pères. Le père Euthyme avait l'habitude d'aller le voir très souvent et parfois [le catholicos] exigeait qu'il vienne. Il y avait à Thessalonique un Juif, docteur de la Loi, que le catholicos voulait convertir au christianisme; ils avaient de fréquentes conversations. Un jour où le père Euthyme était avec lui, le catholicos le pria de discuter avec le Juif. Et lorsqu'ils furent réunis, ils commencèrent à parler de religion. Comme le Juif se trouvait acculé et à bout de ressources devant le bienheureux Euthyme, il se mit à insulter la pure foi des chrétiens. Le père Euthyme, tout chagriné en l'entendant, se fâcha contre lui et lui dit : «Que ta bouche soit réduite au silence, Juif impur !» A l'instant il devint muet et sa bouche se tordit. D'autres Juifs qui se trouvaient là se jetèrent aux pieds du père Euthyme pour qu'il lui pardonne et il leur répondit : «Qu'il demande pardon à Celui qu'il a insulté, qu'il vienne à la foi, et moi je lui pardonnerai». Alors le catholicos le supplia de lui pardonner et de faire une prière. Et dès qu'il eut prié et tracé sur lui le signe de la croix, sa bouche se redressa et il recommença à parler; il se jeta immédiatement à ses pieds, devint chrétien et se montra homme de grande foi.

(§ 30) Un autre Juif, docteur de la Loi, très instruit et connu pour sa science de la discussion, s'approcha du père Euthyme avec un orgueil tout judaïque et il voulait discuter; le bienheureux y répugnait, mais, sur l'ordre du père Jean, il dut débattre avec lui. Et quand [le Juif] commença à disputer et à questionner, [Euthyme] lui fournit des éclaircissements et explications bien supérieurs à tous égards à ce que l'on savait. Et quand le perfide se vit battu, il se mit à proférer des paroles d'insultes. Le bienheureux s'en offensa et lui dit : «Si tu interrogeais sur le texte des Écritures, nous te l'expliquerions; si tu nous interrogeais, nous te répondrions; mais puisque tu insultes le Très-Haut, que ta bouche injurieuse se taise ! » A ces mots il devint soudainement muet et il expira le lendemain.

(§ 31) II y eut une fois une grande sécheresse : mai, juin, juillet et août s'écoulèrent sans qu'il pleuve, la région souffrait cruellement au point que les feuilles des arbres et des vignes se desséchaient et tombaient et les gens étaient très inquiets. Notre monastère possède sur la Montagne un petit monastère dans lequel se trouve une église du saint prophète Élie. La veille de la fête de saint Élie, le père Jean dit à son fils Euthyme : «Emmène les frères; allez à l'église de saint Élie; veillez pendant la nuit et célébrez la liturgie». A cette parole, de nombreux frères se rassemblèrent devant le père Jean et il leur dit comme par plaisanterie : «Enfants, emportez vos manteaux à capuche, car vous ne reviendrez pas sans vous en être servis, j'en ai confiance en Dieu !». Ils partirent et passèrent la nuit à veiller. Quand arriva l'heure de la liturgie, notre saint père Euthyme s'habilla; et quand ils commencèrent à prier, avant la lecture de l'Évangile, un petit nuage apparut au-dessus d'Hiérissos; le ciel se couvrit au même moment de nuages, une pluie effrayante s'abattit jusqu'au moment de la communion et inonda toute la région. En voyant cela, ils levèrent les mains vers Dieu en lui rendant grâces. La liturgie terminée, ils prirent de la nourriture et retournèrent chez eux. Ceux des frères qui avaient des manteaux descendirent allègrement au monastère; ceux qui n'en avaient pas, difficilement et péniblement. Et ils rendaient doublement grâces, à Dieu et au bienheureux père Jean.

715 (§ 32) Un jour notre bienheureux père Euthyme décida de monter sur la montagne de l'Athos pour la Transfiguration. Selon la règle des Hagiorites, beaucoup de monde se rassemble au sommet de la montagne à l'occasion de cette fête et passe la nuit à veiller. Quand ils eurent veillé, l'heure de la liturgie arriva et notre saint père Euthyme s'habilla avec les autres prêtres. Lorsqu'ils apportèrent les saintes espèces et proclamèrent : «II est saint !», ils virent notre père Euthyme tel un feu ardent; la frayeur les saisit tous et en même temps un grand bruit se fit entendre, comme la clameur d'une foule nombreuse; un grand tremblement secoua la montagne et tous tombèrent la face contre terre. Et quand le père Euthyme les releva, ils étaient comme morts de peur. En les voyant aussi épouvantés, il leur dit : «N'ayez pas peur, frères; c'était une visite divine : le Christ a célébré lui-même son jour de fête». Et tous, rassurés, rendirent gloire à Dieu.

(§ 33) Parmi les sièges de catholicos, celui de saint Épiphane à Chypre est célèbre et renommé. A l'époque du roi Basile, il advint que l'archevêque qui l'occupait mourut. Le roi pressa instamment le bienheureux Euthyme d'en assurer la direction, mais il refusa absolument, car il fuyait avec empressement la gloire des hommes et les soucis du monde et il se complaisait dans l'humilité.

### III. Comme de Sion la Loi ...

La Loi vécue.

(§ 34) Comblé des grâces d'en-haut, notre bienheureux père Euthyme imposa à son monastère des règles et dispositions divines, et tout d'abord les règles ecclésiastiques et les dispositions pour toute l'année, telles qu'elles sont écrites parfaitement et complètement dans le Grand Synaxaire.<sup>46</sup>

Il ne cessait d'adjurer les frères d'être prompts à se rendre à l'église, de s'y tenir debout avec décence et d'y prier avec ferveur. Le saint lui-même qui habitait en haut, dans une haute tour, ne fut jamais en retard aux Laudes; il se tenait debout dans l'église sans s'appuyer sur un bâton ou sur le mur, assidu et attentif. Si quelque affaire mineure survenait, il donnait discrètement un ordre à son disciple qui partait, informait à voix basse l'économe ou l'aide-économe, selon celui que l'ordre concernait; il le faisait sortir dans le narthex, où il lui faisait part de l'ordre du père. Si l'affaire était importante, le père sortait lui-même dans le narthex pour leur parler. Mais à l'intérieur de l'église, personne n'osait tenir la moindre conversation.

Aucun des frères ne s'appuyait sur le mur auprès duquel ils se trouvaient, car ils imitaient le bienheureux autant qu'ils le pouvaient. La règle prescrivait aux jeunes de se tenir debout au



milieu de l'église, sur deux ou trois rangs, les mains jointes, respectueusement; des sièges étaient installés et ils s'asseyaient ainsi sur deux ou trois rangs quand c'était nécessaire. Quand il appelait l'ecclésiarque ou le responsable du luminaire pour la lecture du Livre, pour un verset ou tout autre ministère liturgique, celui-ci arrivait par le côté, se prosternait devant (Euthyme) et il était seul à entendre ce qu'il lui disait; il se prosternait et allait remplir son ministère.

(§ 35) Deux épitérètes,<sup>47</sup> c'est-à-dire deux surveillants, avaient été institués, des hommes divins et craignant

Dieu, l'un plus âgé, l'autre plus jeune qui en dépendait. Il les envoyait dans les cellules des frères pour ramener ceux qui y étaient restés. Ils punissaient celui qui était absent à l'exapsaume des Laudes, en suivant les prescriptions du père. Le travail quotidien de ceux qui travaillaient durement pendant toute la journée et n'avaient pas le temps de dormir comptait comme prière. Mais ceux qui avaient du temps ou des ministères légers, qu'ils soient prêtres, diacres ou chantres, devaient faire cent genuflexions devant l'autel s'ils étaient jeunes, s'abstenir de vin et de nourriture pendant la journée s'ils étaient vieux ou malades. Pendant toute la durée de la prière, le chef des épitérètes se tenait à la porte de l'église et demandait aux frères qui sortaient la raison de leur sortie. Personne ne se permettait de sortir sans motif

<sup>46</sup> Le Synaxaire géorgien qui règle la liturgie a longtemps été celui de Jérusalem. Au 10<sup>e</sup> siècle le Typikon de Constantinople s'impose à Iviron. Euthyme en a fait une rédaction courte (n. 113).

<sup>47</sup> Leur fonction est, comme ici, de visiter les cellules et de contrôler l'assistance aux offices.

pressant. Mais en cas de nécessité, [le frère] prévenait l'épitérète et revenait ensuite rapidement. S'il s'attardait, [l'épitérète] le réprimandait vertement et l'avertissait : «Ne recommence pas !» S'il recommençait, [l'épitérète] lui interdisait le réfectoire et lui assignait du pain sec comme nourriture pour la journée ou bien il lui infligeait cent genuflexions.

Pour ceux qui travaillaient et ceux qui étaient fatigués, le père avait établi comme règle qu'ils partent se reposer après l'exapsalme jusqu'au deuxième signal et qu'ils reviennent à ce moment-là à l'église; s'ils y manquaient, les épitérètes allaient les chercher.

(§ 36) Si des frères se disputaient, le père les convoquait et avait un entretien avec eux; ils ne résistaient pas à sa parole et se réconciliaient. Mais s'ils faisaient montre de dureté et d'entêtement, la règle qu'il avait prescrite était qu'ils n'aillent pas au réfectoire tant qu'ils n'auraient pas fait la paix, et qu'ils se contentent de pain et d'eau. Si l'higoumène n'était pas là, l'économe les punissait.

(§ 37) Avant d'entrer dans l'église, le père Euthyme en premier suivi de tous les autres frères, ils s'agenouillaient pour vénérer la sainte Mère de Dieu qui se trouve au-dessus de la porte. Et lorsque des frères passaient devant le père à l'église ou ailleurs, ils ne le faisaient pas sans s'être d'abord mis à genoux et l'avoir humblement révééré. Et notre bienheureux père Euthyme révérait de la même manière, en s'agenouillant, non seulement les dignitaires mais tout nouveau venu et il les accueillait avec bonté.

(§ 38) Lorsqu'il voyait des frères zélés et soucieux de leurs âmes, il ne leur disait rien. Lorsqu'il voyait des paresseux qui se laissaient aller, des nouveaux venus, il leur parlait fréquemment, les instruisait, les reprenait, les reconfortait et il priait les responsables de les traiter comme il convenait sans les accabler.

(§ 39) Après la célébration des complies, il était interdit aux frères de se réunir et de parler dans une cellule ou de parler dans le monastère. Les épitérètes faisaient taire ceux qui le faisaient et les renvoyaient dans leurs cellules. Le père donnait l'ordre de réprimander sévèrement celui qui se permettait de leur résister.

(§ 40) Les jeunes frères que l'on voyait parler ensemble, rire ou se tenir par la main étaient vivement tancés. S'ils recommençaient, on en référait au père qui les punissait sévèrement.

(§ 41) S'il se produisait quelque acte inamical, violente querelle entre deux [frères], arrachage de barbe ou rixe, la règle de notre père était d'éviter tout éclat de voix ou toute colère immodérée, car il était orné de grâce; il leur adressait des paroles douces et suaves empruntées à l'Écriture qu'il connaissait par cœur et il leur disait : «Fils, si je vous laisse faire maintenant, d'abord je ferai périr vos âmes et ensuite le monastère s'en ira dans le désordre. Mais puisqu'il se trouve que Dieu m'a établi pour vous juger et diriger, si je vous laisse faire sans vous éduquer, sachez que vous serez amèrement châtiés dans l'éternité; mais si je vous punis un peu ici-bas et si vous l'acceptez de bonne grâce, Dieu m'est témoin que vous échapperez au châtement éternel».

Quand il les avait ainsi convaincus, il s'informait auprès des frères des détails de l'affaire; il les faisait battre tous les deux si tous les deux étaient coupables, sinon un seul; et selon le caractère de la querelle, il les faisait battre, beaucoup si elle était importante, peu si elle l'était peu. Il les faisait conduire à la maison abbatiale et leur ordonnait de s'allonger; le frère se prosternait devant lui et s'étendait; un frère lui tenait la tête, un autre les pieds, et d'autres le cinglaient à coups de fouet sur son froc, trente, quarante ou soixante fois selon les cas. Si [l'un de ceux qui s'étaient querellés] se trouvait être l'auxiliaire et l'assistant de l'autre, il le réprimandait fortement et le faisait battre sévèrement. Ceux qui avaient été battus se mettaient ensuite à genoux, se prosternaient devant lui et demandaient pardon au père en pleurant. Un tel restait couché à terre deux semaines, tel autre trois; le père venait de temps en temps et les reconfortait en paroles et en actes, il leur donnait quelque friandise et demandait aux responsables de les reconforter.

Quand il avait fait battre quelqu'un, il le reconfortait, sans motif précis, en lui donnant soit un froc, soit un court manteau, ou tout autre objet de première nécessité. Et il n'y avait ni ressentiment ni colère chez ceux qui avaient été frappés, mais ils s'estimaient frappés des mains mêmes du Christ.

(§ 42) Trois fois par semaine, le lundi, le mercredi, le vendredi, notre saint père Euthyme prenait du pain et de l'eau dans sa cellule au coucher du soleil, sauf aux grandes fêtes. Les autres jours, il allait toujours au réfectoire sauf si le Lavriote ou le Prôtos venait.<sup>48</sup> Alors les frères avaient la consigne de leur préparer un repas dans la maison abbatiale ou dans un autre endroit de son choix afin que les frères qui étaient alors surchargés de travail ne s'attardent pas au réfectoire à cause du travail.

(§ 43) Jusque dans sa vieillesse, notre bienheureux père ne se servit jamais de vin sauf pour la liturgie ou pour quelque grave raison. Cependant chaque fois qu'il s'asseyait au réfectoire, il demandait au réfecturier de lui apporter dans une tasse un peu du vin des frères et il le goûtait. S'il était bon, il ne disait rien; mais s'il était aigre ou coupé d'eau, il disait au responsable des boissons après être sorti de table : «Frère, le seul réconfort des frères est celui qui leur vient de la table. Si le vin est léger, ne le coupe pas; s'il est médiocre, additionne-le d'eau convenablement; s'il est excellent, il est comme il faut». De la même manière, même s'il n'en prenait pas, il se faisait présenter la nourriture des frères et la goûtait; si elle manquait d'huile, il parlait avec le cellérier et lui disait de rectifier; si ce n'était pas cuit, si c'était sans sel ou trop salé, lorsqu'il se levait de table, il parlait au cuisinier et lui disait : «Frère, agis avec la crainte de Dieu dans ton ministère, ne te dis pas que tu sers des hommes, mais tiens pour assuré que tu sers des anges de Dieu, ainsi tu ne perdras pas ton salaire».

(§ 44) Notre père avait pour règle de ne tenir aucune conversation à table, sauf s'il y avait des étrangers, et il leur parlait peu et à voix basse. S'il avait besoin d'eau, s'il voulait envoyer une eulogie à quelqu'un ou si quelque chose était nécessaire à table, il appelait son disciple, lui donnait discrètement un ordre que personne d'autre n'entendait. Aucun autre frère n'osait bavarder, mais le réfecturier et les responsables chuchotaient discrètement en cas de besoin. De même les frères qui avaient besoin de demander de l'eau ou autre chose le faisaient discrètement.

Il avait prescrit la règle suivante au réfecturier : «Si tu vois quelqu'un parler, rire ou plaisanter à table, reprends-le ainsi : Ne recommence pas, sinon je t'expulserai par ordre du père». S'il advenait que quelqu'un, sous l'emprise de l'Ennemi ou de la boisson, recommençait à parler ou à s'amuser, le père le reprenait dans l'église devant les frères : «C'est la consigne que j'ai donnée au réfecturier; quiconque est expulsé ne doit pas lui résister». Et personne n'osait lui résister et il faisait expulser l'individu jusqu'à son amendement.

(§ 45) Les jours de fête et le dimanche ou s'il y avait du monde, les travailleurs manuels assuraient le service. Mais les jours ouvrables, ceux qui restaient à la maison, les prêtres et les diacres, ainsi que ceux qui se trouvaient libres les servaient à tour de rôle.

(§ 46) Quand une affaire concernait le royaume ou le juge,<sup>49</sup> notre père avait pour règle de s'en entretenir avec les frères à l'église; si elle concernait la communauté, il en informait les frères qui avaient une compétence en la matière, selon qu'il s'agissait de forge, de charpente ou de vigne, et il réglait la chose avec eux dans la maison abbatiale. Et il parlait des autres questions de moindre importance avec l'économe; car bien qu'il fût compétent en tout, notre trois fois bienheureux père Euthyme ne faisait rien sans avoir pris conseil en raison de sa grande humilité.

(§ 47) Devenu vieux, il ne souffrait pas d'entrer dans l'église avec un bâton. Mais les frères malades devaient, selon sa règle, se tenir debout dans le narthex de l'église, en s'appuyant sur un bâton; et ceux qui étaient particulièrement malades devaient s'asseoir sur des sièges dans le narthex également.

(§ 48) Notre saint père avait par-dessus tout horreur que l'on parle mensongèrement de l'église ou d'un frère. C'est pourquoi il avait fermement enjoint que l'on ne devait en aucune

---

<sup>48</sup> Lavreli ne désigne pas ici n'importe quel lavriote mais l'higoumène de Lavra, qui devait venir voir souvent son évêque, Euthyme (n. 139). Sur le Prôtos, n. 47.

<sup>49</sup> «Royaume» désigne l'empire byzantin. Le juge, bc'e, est le κριτής de Thessalonique qui peut intervenir dans les affaires de l'Athos (§ 148 et les actes d'Iviron n° 9, 10).

façon se permettre de rapporter ce que l'on ne savait pas vraiment, et il punissait lourdement ceux qui rapportaient quelque chose de faux. C'est la raison pour laquelle il expulsa beaucoup de frères du monastère afin que la communauté jouisse de la paix.

(§ 49) Deux ou trois dimanches par mois, il dispensait aux frères des enseignements spirituels; comme il était comblé de la grâce de Dieu, il les instruisait à partir des Saintes Écritures et il les remplissait de tant de componction qu'ils versaient des larmes abondantes et rendaient grâces à Dieu; sa parole était pour eux comme celle du Christ. Ses enseignements portaient sur l'amour et l'humilité, sur l'obéissance et l'abstinence, sur l'esprit de paix et de douceur, sur la patience et l'esprit de service, sur le zèle à se rendre à l'église, sur le respect fervent de toutes les règles de la communauté; et il disait : «Faisons tous nos efforts, frères, pour que notre rassemblement sur ce saint territoire ne soit pas vain et que nous n'ayons pas quitté le monde inutilement». Il leur dispensait bien d'autres enseignements, tels que Dieu les mettait en sa bouche.

(§ 50) II mettait les frères à l'abri de tout souci matériel et il leur fournissait tout, jusqu'à la plume pour écrire et l'aiguille; grâce à lui, personne n'avait plus de raison de se tracasser pour quoi que ce soit et l'on ne vendait, achetait, gagnait ou se procurait rien sans son autorisation. Celui qui souhaitait donner quelque chose à un frère sans son ordre ne se permettait pas de le faire tant qu'il n'avait pas demandé la permission du père; et si quelqu'un enfreignait son ordre, achetait un vêtement ou autre chose ou recevait une somme d'argent, il le tançait durement et le punissait sévèrement. Souvent nous l'avons vu qui livrait au feu manteau, vêtement ou coule, à l'intérieur de la clôture.

(§ 51) II y avait un diacre, un saint homme, fils de gens illustres, qui avait donné au monastère une somme d'argent non négligeable mais qui ne voulait pas qu'un autre que lui portât l'habit qu'il avait déposé à l'église. Un jour notre saint père, voulant offrir le sacrifice non sanglant, dit à un autre diacre de revêtir l'aube du diacre dont on vient de parler; mais il lui dit : «Père spirituel, cela ne va-t-il pas affecter ce frère qui ne veut pas que l'on porte son aube ?» A ces mots, le père appela le diacre et lui dit tranquillement et doucement : «Acceptes-tu que le frère mette ton aube pour servir à l'autel avec nous ?» Il vit que cela lui déplaisait et qu'il ne voulait pas la lui laisser mettre. La sainte liturgie célébrée, il appela le premier diacre et lui dit : «Dis-moi la vérité : qu'as-tu laissé dans le monde ?» Il lui dit : «Saint père, ta Sainteté n'ignore pas que j'ai laissé mes parents et mes frères, mon argent et mes biens, en quantité non négligeable. Tu sais toi-même ce que j'ai remis entre tes saintes mains». Notre père lui dit : «Et cela te plaît-il, fils, de perdre la gloire et la récompense de tout cela pour ton aube ?» Il lui dit : « Ô père, qu'il n'en soit pas ainsi !» Et [Euthyme] lui ordonna immédiatement de la jeter au feu; de sa main il jeta l'aube au feu et la brûla ainsi; et le frère se prosterna à ses saints pieds et lui demanda pardon.

Ainsi, lorsque quelqu'un refusait que son propre frère, dans le besoin, se serve d'un vêtement ou de tout autre objet utile qu'il possédait, il brûlait [l'objet] et disait : « II nous a été ordonné de donner notre vie pour nos frères et toi tu préfères cet objet périssable à ton frère ! N'as-tu pas honte ?» Et son enseignement était pour eux un remède de vie et ils louaient Dieu de leur avoir accordé un tel médecin de l'âme.

(§ 52) II ne cessait d'instruire ainsi les frères : «Nous ne devons rien demander en dehors du réfectoire, car vous savez avec quelles privations tous les saints ont traversé ce monde transitoire; ces hommes dont le monde n'était pas digne, innocents, impeccables, purs de tout péché, ne buvaient même pas d'eau à satiété. Ne nous suffit-il pas, à nous qui sommes remplis de tous les péchés, de nous restaurer au réfectoire et de prendre deux fois par jour de la nourriture, vin et aliments en abondance et suffisance ?

En vérité, cela est plus que suffisant. Mais puisque nous ne voulons pas nous priver nous-mêmes un petit peu et que nous invoquons de multiples prétextes, si donc quelqu'un ne peut se satisfaire du réfectoire et si moi ou le responsable lui servons autre chose, que lui seul en profite et qu'il ne fasse pas tomber un autre frère dans la faute, sinon Dieu lui demandera compte de leur faute à tous les deux».

(§ 53) Personne dans le monastère ne demandait jamais à acheter du vin ou du poisson, mais seulement de l'huile, et il s'agissait des lecteurs ou des copistes qui s'éclairaient pour suivre ligne à ligne ou pour écrire. Autrement il n'était pas permis d'allumer une chandelle ou de

placer des icônes dans les cellules. On mettait une seule croix ou une seule icône devant laquelle on se prosternait au moment de la prière ou que l'on baisait. L'huile ou le vin que quelqu'un achetait sans la permission du père était jeté aux ordures.

Personne ne se préparait de nourriture sauf en cas de grave maladie. Lorsque le père entra dans la cuisine et voyait des pots de terre au coin du feu, il demandait au cuisinier à qui ils appartenaient. Il laissait faire si c'était à des malades. Mais si quelqu'un faisait cela par glotonnerie, il lui ordonnait de vider [les pots] dehors ou de les verser dans la nourriture commune.

(§ 54) Des gens nombreux venaient de la ville ou d'ailleurs avec beaucoup d'argent pour recevoir la tonsure. Ils se livraient à des mortifications pendant un certain temps, puis ils s'arrêtaient; alors [le père] leur disait : «Excusez-nous de ne pouvoir vous donner la tonsure; vous êtes des hommes célèbres et nous, nous sommes des gens pauvres et inconnus. Quand vous aurez donné de l'argent à l'église, vous voudrez vous reposer, on ne pourra pas vous le permettre, et cela vous fâchera. Et puis, comme tous les frères travaillent durement, ils s'indigneraient si certains étaient oisifs». C'est pourquoi il en renvoyait beaucoup et ils s'en allaient. En revanche si quelque frère, travailleur et humble, arrivait, le père disait : «Frères, soyez bien certains que je préfère accueillir ce type de personne plutôt que celui qui m'apporterait cent pièces d'or».

(§ 55) Dès le début il y eut des hommes de haut rang, comme le canonarque Hilarion, diacre de la Résurrection, qui arriva ici avant la fondation du monastère; le monastère fut construit pendant qu'il était économe. Nos pères le considéraient comme leur propre frère; il leur demanda la permission de partir à Jérusalem et ils l'y envoyèrent. Il y passa de nombreuses années comme diacre. Les pères lui écrivaient souvent et le firent revenir. Ce qu'il apporta à sa première et à sa seconde venue en argent, en or, en draps, en animaux de selle, valait plus de vingt livres. [Les pères] lui donnèrent un disciple et lui attribuèrent une ration : un vase de vin par mois en plus de sa mesure de vin, un fromage, trois litres d'huile et un pain par jour. Telle était sa ration.

(§ 56) Il vint aussi Gvirpeli, grand trésorier de Dzhodzhik'. Il fut baptisé puisqu'il était arménien et reçut le nom d'Arsène.<sup>50</sup> Il avait pour serviteur le fils de sa sœur.<sup>51</sup> Après de nombreuses années, il obtint d'aller voir les enfants de son seigneur, et il rapporta en revenant plus de quinze livres 1000 qu'il donna au monastère. [Les pères] lui fixèrent la même ration qu'au canonarque.

A cette époque, les hommes de ce genre qui venaient offraient la moitié de leur argent à l'église et lui remettaient l'autre moitié en dépôt.

(§ 57) Il vint aussi Athanase P'eritureli avec son fils et il fut d'une grande aide pour l'église. Il possédait à Karyès un monastère qu'il donna à nos pères avec beaucoup d'argent. Ils vendirent le monastère 340 pièces d'or. Il eut lui aussi la même ration que le canonarque.

(§ 58) A côté de ses pratiques ascétiques, des soucis matériels et de la traduction des textes, notre saint père avait encore de grandes charges, car le Prôtos et les autres higoumènes ne faisaient rien sans lui en référer, et peu de jours se passaient sans que dix ou quinze higoumènes ne vinssent le trouver. Il devait aussi veiller sur la grande Laure, ce qui était une tâche lourde et multiple; le grand Athanase lui en avait en effet remis le soin, la surveillance et l'administration.

(§ 59) Mais au milieu de ses travaux et exercices, lorsqu'il y avait quelque tâche matérielle à accomplir, il allait sans tarder y prendre sa part, qu'il s'agisse du départ d'un bateau, de

---

<sup>50</sup> Cette remarque sur la nécessité de rebaptiser les Arméniens est à rapprocher du jugement que Georges porte sur eux : n. 83. Il s'agit peut-être du moine Arsène, dont la présence est attestée, comme celle d'Hilarion, à la laure de saint Jean l'Évangéliste (n. 26).

<sup>51</sup> Dzhodzhik' a pour enfants Theudatos et Phers. Phers sera décapité en 1022 pour avoir participé à la révolte de Nicéphore Xiphias et Nicéphore Phocas : *Iviron*, I, p. 50 et n. 7. Les fils de Phers auraient participé en 1029 avec Georges 1<sup>er</sup> au complot contre Romain Argyre (n. 240).

l'arrivée d'un bateau chargé de froment, qu'il s'agisse d'échalasser, de tailler, de vendanger les vignes; c'étaient encore de tout jeunes plants qui devaient tous être munis d'échalas, et la plupart des journées étaient consacrées aux travaux de la vigne; le père y prenait pleinement sa part avec les autres sauf raison imperative. Il y avait aussi le fait que tous les domaines étaient exposés à la menace des Bulgares et étaient par conséquent presque dépeuplés.<sup>52</sup> En raison de cette menace, on utilisait la houe pour la plupart des cultures sur la Montagne, osier, seigle, lin, herbes de fauche. Les frères s'y employaient avec ardeur et comme tous le faisaient, ils ne protestaient pas, mais ils travaillaient joyeux et sans murmures; le père venait fréquemment pendant tous ces travaux et il leur apportait le réconfort de ses paroles et de ses actes, de la nourriture et de la boisson.

(§ 60) Notre bienheureux père disait toujours à l'économe : «Ne prends pas de travailleurs imberbes, car ils sont nuisibles aux frères; ils nuisent aux uns en imagination, aux autres par leur vue. Le manque à gagner que cela doit entraîner ne doit pas t'offusquer, car il vaut mieux pour nous perdre quinze pièces d'or que causer du tort aux frères». Mais si des frères amenaient avec eux des parents imberbes, le père permettait qu'on leur donne une instruction et un métier manuel, mais il ne les gardait pas à l'intérieur du monastère et les envoyait à l'extérieur, dans les domaines où il connaissait un excellent économe spirituel et éprouvé. Ils y étaient élevés et on les admettait à l'intérieur du monastère quand leur barbe avait poussé.

(§ 61) Tous les frères allaient à l'écurie comme muletiers. Deux laïcs s'occupaient du service et du nettoyage, mais les autres étaient des frères; non seulement ils ne s'en offusquaient pas, mais ils s'en réjouissaient particulièrement, car leurs âmes étaient baignées des enseignements et instructions de notre saint père qui disait toujours : «Ceux qui vivent dans une communauté gagnent leur salut de trois façons, par l'humilité, par l'obéissance et par le renoncement à la volonté propre».

(§ 62) Quand il voyait un frère paresser et dormir à l'église pendant la prière, il lui demandait : «Pourquoi dors-tu à l'église ? N'as-tu pas suffisamment dormi dans ta cellule ?» Et s'il lui disait : «Je m'y adonne à la veille, c'est pourquoi je m'endors», il lui disait : «Bien-aimé, voilà bien le filet tendu par l'Ennemi pour faire de toi une bonne prise, par le biais de petites choses. Dieu demande à celui qui va à l'église de s'y tenir debout, sur ses gardes, pieusement. Si tu ne peux pas rester éveillé même à l'église, dors tout ton content dans ta cellule, mais ne dors pas ici, sinon je te punirai sévèrement ».

(§ 63) Il plaçait comme portier du monastère un homme très prudent et spirituel avec cette recommandation : «Lorsque des moines en déplacement arrivent par ici, s'ils arrivent le soir, qu'ils prennent le repas du soir et celui de midi, et renvoie-les en leur faisant observer de ne pas venir n'importe quand». Le cellérier avait l'ordre d'accueillir ceux qui étaient laïcs et de les renvoyer; jamais on ne cessa d'affluer à la porte du cellérier pour de multiples misères. Lorsque des étrangers arrivaient, le portier devait les renvoyer le troisième jour après le repas. Personne ne se permettait le moindre rassemblement aux portes ou la moindre réunion à l'intérieur du monastère ou de vaines conversations dans les cellules.

(§ 64) Pour le cellier, la règle prévoyait de ne pas y préparer de nourriture, sauf s'il y avait des étrangers ou des travailleurs; pour eux on la préparait, soit là, soit à la cuisine d'où on la faisait venir. Mais les cellériers venaient toujours prendre le repas de midi au réfectoire, le premier à la première table, le second à la seconde; de même pour les responsables de la boisson. Mais si les cellériers avaient besoin de quelque chose le soir, ils se servaient à l'intérieur [du cellier].

(§ 65) C'est surtout à l'épistatès, c'est-à-dire au responsable des travailleurs, que s'adressaient les recommandations instantes du père Euthyme qui lui disait : «Rien ne doit manquer à l'épistatès, il ne doit pas être dans l'embarras, faire perdre leur temps à trente ou quarante travailleurs et gaspiller stupidement tout cet argent que nous sommes tenus de leur

---

<sup>52</sup> Les incursions bulgares se sont développées après la mort de Jean Tzimiskès, en particulier sous le tsar Samuel; voir l'acte n° 8 de Lavra daté de 989 : *Laura*, p. 115- 118. Des raids sont attestés en Chalcidique dans les années 995-996 : actes n°9 8 et 10 d'Iviron (995 et 996), *Ibidem*, p. 152-154 et p. 163-172.

remettre». Les disciples des kelliotes allaient participer à tous les travaux matériels, le cuisinier devait leur préparer à manger. En cas d'urgence les disciples du père allaient aussi prêter main forte aux frères, et souvent les kelliotes eux-mêmes accompagnaient les frères pour leur faire plaisir, surtout quand le père était là.



(§ 66) Le cellérier avait en charge la grange, le jardin potager et les cellérier y pourvoyait avec l'économe et l'higoumène. L'économe avait sous sa responsabilité l'économat adjoint, la cordonnerie, l'écurie, la forge, les charpentiers, les calfats, les bergers, les vignes, les marins. Le cellérier n'avait aucun droit sur les vignes pour la vendange, ni inversement l'économe sur les fruits qui dépendaient du cellérier, à l'intérieur du monastère comme à l'extérieur, dans les dépendances, qu'il s'agisse des olives, des noix ou d'autres fruits. Mais quand il fallait faire des envois, le cellérier en décidait avec l'économe. Quand [les fruits] étaient mûrs, les cellériers venaient souvent dans les dépendances, ils inspectaient les vergers, rendaient visite à ceux qui habitaient là et leur disaient : «Dans [le monastère] comme à l'extérieur, les frères et l'église ont grand besoin de ce dont tu t'occupes. Veille bien dessus et ne l'ampute pas». Et ils n'osaient rien faire contre la règle; tout arrivait au cellérier qui avait en abondance de quoi assurer l'approvisionnement du réfectoire et faire les envois là où il le fallait.

L'économe fournissait au cellérier les moines ou les laïcs dont il pouvait avoir besoin. Quand le père était à l'intérieur, c'est à lui que l'on faisait part de ce dont on avait besoin et personne ne demandait rien à l'économe; si quelqu'un le faisait, il le renvoyait au père; mais quand le père n'était pas à l'intérieur, l'économe y pourvoyait. Sept mesures de vin étaient assignées à l'économe, et quand il s'asseyait au réfectoire le soir, on lui en donnait quatre. S'il n'y était pas, le père ordonnait : «Préparez-lui de la nourriture, et donnez-lui des fruits, de l'huile et ce qu'il demandera»; et il envoyait au cellier le surplus.

(§ 67) D'après la règle, l'higoumène laissait au cellérier la tâche de donner aux frères et aux responsables ce dont ils avaient besoin, soit leur ration, soit ce qu'ils demandaient en plus. C'est pourquoi personne n'allait trouver l'économe pour cela, si le père n'était pas à l'intérieur; cependant si des hôtes venaient, alors l'économe en avait la charge. Mais on demandait à l'économe les autres objets de première nécessité, chaussures, sandales de cuir, peaux, cordes, lin; cela, on le demandait à l'économe.

Ainsi il y avait une règle pour tout et tous étaient préservés des troubles.

(§ 68) Les domaines du monastère, aussi bien Sisik'oni que Karaba et le Théologien, recevaient du monastère tout ce dont ils avaient besoin et lui livraient tout ce qui y était produit, sauf une partie laissée sur place pour les besoins de ceux qui vivaient là.

(§ 69) Notre saint père avait assigné la règle suivante aux kelliotes : ils n'avaient pas le droit d'envoyer ailleurs le pain qui leur restait, mais ils devaient le donner au cellier même.

(§ 70) Il y avait donc, à l'intérieur comme à l'extérieur, des pères spirituels et théophores, le bienheureux Arsène de Ninoc'mida, le saint ancien Jean Grzelisdze, l'ancien anachorète Jean revêtu de l'Esprit, et d'autres qui les imitaient, des hommes illuminés par la grâce d'en-haut et dont la vie était comme celle des anges. Quand ils furent vieux, ils ajoutèrent encore cette vertu à toutes les autres : le père ne put jamais les convaincre de prendre le pain et le vin des malades, ils se contentaient du pain des frères et éventuellement de leur mesure de vin; et bien qu'ils aient apporté au monastère des offrandes considérables, ils ne souffrirent pas de prendre quoi que ce soit en plus du peu de choses qui étaient utiles et indispensables au corps.

Tous nos aznaurs avaient grande confiance en leur sainteté et leur envoyaient souvent une eulogie; ils la prenaient dans leurs mains, la bénissaient et l'envoyaient au père, comme marquée d'un sceau. Souvent le père les priait d'en envoyer certaines à des pauvres ou là où ils le voudraient, mais les bienheureux lui disaient : «Saint père, nous sommes les spirituels de l'église, et Dieu ne demande pas aux spirituels d'agir ainsi». Ils ne donnaient pas aux pauvres le pain qu'ils recevaient du monastère, disant : «Le monastère nourrit les pauvres». Mais s'ils avaient des fruits, des légumes ou de la boisson, ils en donnaient aux pauvres. S'il leur restait du pain, ils n'en acceptaient pas la semaine suivante. Ils pratiquaient l'ascèse les jours ordinaires, chacun de son côté, comme des incorporels; mais les jours de fête et le dimanche, ils accomplissaient ensemble la prière rituelle et prenaient ensemble un bon repas.

Leur vie était vraiment, pour qui la voyait, comme celle des anges de Dieu. Leur parole était mesurée et douce. C'est ainsi qu'ils menèrent leur vie à son terme et qu'ils partirent devant Dieu, accomplis en toutes vertus. Ils sont dans l'allégresse avec tous les saints et ils demandent à Dieu miséricorde pour nous. Notre père théophore Euthyme a porté sur eux ce témoignage véridique : «On ne verra plus surgir à l'avenir d'êtres aussi parfaits et élevés en vertus». Car il n'y a pas de vertu qu'ils n'aient eue, pleine, haute, parfaite. Leurs corps, sanctifiés et usés par les travaux, furent enterrés dans un même lieu de sépulture, devant le sanctuaire de Saint-Syméon-l'Ancien, près des cellules qui sont à Karaba, là où ils vécurent dans l'ascèse.<sup>53</sup>

## Ordre et mesure.

(§ 71) Mais l'Ennemi des saints, Bélial, que le salut des hommes met en rage, était à la torture et se consumait de jalousie devant les règles spirituelles qu'avait établies notre père Euthyme, devant l'accroissement du nombre des frères, devant la traduction des livres divins. Il trouva un misérable, moine en apparence, et le poussa à tuer le saint; il lui apparut en effet et lui dit : «Si tu tues mon ennemi Euthyme, je te donnerai une grande récompense». Il prépara donc une épée pour le tuer, mais Dieu réduisit son projet à néant. En effet, un jour où [Euthyme] était monté dans sa tour, le disciple ferma la porte et descendit dans sa propre cellule. Comme il commençait à descendre l'escalier de la tour, il rencontra ce moine enragé qui lui dit : «Je monte chez le père, laisse-moi entrer». Il lui dit : «Il n'est pas permis de monter ainsi n'importe quand chez le père». Il lui dit : «Il n'est pas possible que je ne monte pas !» Et comme le bienheureux disciple du père ne le laissait pas monter, l'enragé sortit soudain son épée satanique et transperça impitoyablement le bienheureux frère. Puis il prit la fuite pour s'échapper; mais comme il s'enfuyait, un autre disciple du père survint qu'il

---

<sup>53</sup> Jean et Arsène sont morts avant Euthyme (§ 76). L'emplacement de leur sépulture fut bientôt oublié; en effet, d'après la Vie de Georges, p. 133, lorsque celui-ci voulut transférer leurs reliques dans l'église de la Vierge, «il se mit à chercher les reliques de ces saints pères, mais il ne savait pas à quel endroit elles étaient et il en était bien triste; mais, par la providence de Dieu, un grand miracle les lui fit trouver, preuve de la sainteté de ces saintes reliques et de la nécessité de les honorer; car des lauriers avaient poussé sur leur sépulture, et les racines des arbres, profondément enfouies, étaient enlacées autour des saintes reliques qui étaient comme portées sur un lit, et une suave odeur en émanait».

transperça également de son épée. Aux cris et au tumulte qui s'élevèrent, notre bienheureux père comprit. Il s'empressa de descendre, conféra [aux frères] la perfection de l'habit et les fit communier aux saints mystères; et ils partirent devant Dieu, ainsi ornés de la couronne du martyr. Et le fou confessa qu'il avait été poussé par l'Ennemi et il rendit amèrement son âme infortunée, comme le méritait sa méchanceté.



(§ 72) Une autre fois encore le diable excita un jardinier du monastère et le poussa lui aussi à tuer le saint. Au moment où il allait le faire, sa main fut brusquement privée de mouvement et resta comme du bois jusqu'à ce qu'il ait tout avoué; et il fut guéri par les prières [du père] et il louait Dieu.

(§ 73) Le père possédait, parmi d'autres, la grande vertu de ne rien faire sans demander conseil, car il disait : «Avoir confiance en soi et suivre ses propres idées, c'est la perte de l'âme. Demander conseil c'est le chemin de la vie, comme disaient nos saints pères». Et il observa cette règle jusqu'à sa mort.

Notre saint père Euthyme avait un air paisible, l'esprit innocent et humble, l'âme lumineuse et pure, le corps vigoureux pour l'œuvre de Dieu et l'ascèse; il était de taille moyenne. Il n'affirmait ou ne disait rien de lui-même sans avoir le témoignage des Écritures. Il se tenait vaillamment debout à l'église et restait droit, sans bâton, sans s'appuyer sur le mur, les mains croisées, comme une colonne inébranlable, le visage et les yeux tournés vers le sol. On ne peut énumérer les exercices ascétiques auxquels il se livra dans sa cellule et que Dieu seul connaît, car il les pratiquait tous en secret. Il avait pour vêtement un cilice

et une lourde chaîne sur son cilice. Quelque vertu que l'on cherchât, on la trouvait en lui, pleinement réalisée, belle, agréable. Il garda une pureté et une virginité intactes et chastes, comme un ange de Dieu, un habitant des cieux. Mais par-dessus toute autre vertu, il eut celle de la traduction des livres pour la gloire et l'illustration de notre peuple.

(§ 74) Notre saint père Euthyme exerça la fonction d'higoumène pendant quatorze ans après la mort de son père. Puis il renonça à l'higouménat, à la prière des saints moines dont on a parlé plus haut, l'évêque Arsène et Jean Grdzelsidze. Les saints moines voyaient en effet que ses multiples charges le détournaient de la traduction des livres sacrés. Il eut ainsi du temps libre et resta dans sa cellule. Il confia la charge de guider les frères à Georges, son parent, comme le père Jean le lui avait dit. Et il se consacra à la traduction des livres divins, il traduisit de très nombreux ouvrages dont nous avons énuméré certains plus haut.

#### IV. Dérèglement

##### La mort du père.

(§ 75) Mais il avait aussi la responsabilité de la Grande Laure et tant que [les moines] lui obéirent, elle fut bien administrée. Mais, à la fin, ils commencèrent à se montrer effrontés, à s'agiter, à changer constamment d'higoumène. Leur agitation se développa tant et si bien qu'ils montèrent à la Ville Royale informer le roi Constantin de leurs troubles. Quand le roi apprit que le grand Euthyme était leur administrateur, il le fit venir dans la [Ville] Royale pour

apprendre de lui toute la vérité, car il avait en lui grande confiance et il l'aimait pour sa sainteté.

Au moment de partir auprès du roi, il réunit tous les frères, les reconforta, leur prépara un bon repas et leur demanda leur bénédiction. Puis il alla voir le bienheureux prêtre Théophane, docile à la volonté de Dieu, pour lequel le père Euthyme avait une grande affection, car il avait grandi là depuis sa jeunesse et il était orné de toutes les vertus; c'était un prêtre agréable au Seigneur, très instruit, un habile copiste de livres divins auquel le père Euthyme a rendu ce témoignage : «Il a copié des livres, à l'intérieur et à l'extérieur du monastère, pour plus de 1500 pièces d'or».<sup>54</sup> Et après la mort d'Arsène et de Jean, notre père lui demandait souvent des conseils spirituels. Il alla donc trouver ce bienheureux moine, le salua en pleurant et lui demanda sa bénédiction. Et celui-ci l'embrassa et lui dit avec des larmes : «Malheureux que je suis! car je ne te verrai plus physiquement, ô saint père !» Le père Euthyme témoigna lui-même de ces paroles qui devaient s'accomplir, et ce que chacun a dit de l'autre s'est vérifié.

(§ 76) Comme nous le disions, notre père théophore Euthyme monta à la [Ville] Royale. A l'annonce de son arrivée, le roi l'accueillit avec de grands honneurs et l'interrogea sur ce qui se passait à la Laure. Beaucoup de temps s'écoula avant que toute l'affaire ne s'arrange. La fête de saint Jean le Théologien arriva et [Euthyme] la célébra magnifiquement à son habitude. Il prit soin de nombreux pauvres et régala de belle manière les moines qui l'avaient accompagné, il les servit lui-même et les combla de beaucoup de bonnes choses. Après quoi il prit lui-même un bon repas et se reposa de son travail.

En se levant, il se souvint d'une icône de saint Jean l'Évangéliste dont il avait confié à un peintre le soin de s'occuper. Il dit à son disciple d'aller lui expliquer comment il fallait la faire; puis il lui dit : «J'ai peur, fils, que tu n'arrives pas à lui faire comprendre comment nous la voulons; prépare-moi une monture, j'irai moi-même». Mais le mulot, acheté depuis peu, était vicieux, et ils en ignoraient les fureurs et les entêtements capricieux. Au bout d'un certain trajet, [le père] rencontra un pauvre qui lui demanda la charité; notre saint père s'arrêta pour lui donner une aumône; et [le pauvre] qui était vêtu de haillons se leva et se dirigea vers lui pour la recevoir. Mais quand la bête vicieuse le vit, elle eut brusquement peur et se mit à fuir en ruant si bien çà et là qu'elle blessa grièvement notre saint et bienheureux père et le jeta à terre; alors une grande foule se rassembla autour de lui car tous le connaissaient. Tout le monde pleurait et gémissait. Et on le transporta au monastère où il était descendu.

(§ 77) Quand le roi Constantin apprit cela, il fut très chagriné et envoya l'un de ses proches prendre de ses nouvelles. Ainsi [firent] aussi les habitants de la ville, grands, mtavars, gens du palais, qui avaient grande confiance en lui et l'aimaient. Tous venaient, baignés de larmes, ils l'embrassaient et repartaient. Et que dire des Ibères ? Ils ne pouvaient s'éloigner de son corps angélique et se lamentaient avec des larmes abondantes en se voyant devenir orphelins.<sup>55</sup> C'est ainsi que notre trois fois bienheureux père théophore, Euthyme, partit, au milieu des prières et des louanges à Dieu. Une grande douleur nous saisit à être ainsi privés de notre doux père bien-aimé. Il partit devant Dieu, dans la lumière qui ne s'obscurcit pas, avec tous les saints qui depuis des siècles se sont rendus agréables à Dieu. Il est notre intercesseur devant la sainte Trinité pour le salut de nos âmes. Ses restes vénérables furent transportés dans son propre monastère et déposés dans un cercueil dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. Ceux qui s'en approchent avec foi sont comblés des grâces de la guérison à cause de sa généreuse audace devant Dieu.

---

<sup>54</sup> Sur Théophane : n. 140. On a conservé dans diverses bibliothèques douze manuscrits grecs copiés par Théophane entre 1004 et 1023; ils contiennent surtout des textes dogmatiques et exégétiques qui figuraient dans la liste des textes qu'Euthyme devait traduire : Métrévéli, *Athos*, p. 22, sur la base de Fonkic, *Activité*.

<sup>55</sup> La chute d'Euthyme eut lieu le 8 mai et il mourut 6 jours plus tard.

(§ 78) Notre trois fois bienheureux père Euthyme mourut le 13 du mois de mai, un lundi, indiction 11, l'an de la création du monde 6536,<sup>56</sup> pour la gloire du Père, du Fils et du saint Esprit, à qui sont gloire et honneur, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles, amen.

### Les changements.

(§ 79) Depuis que notre saint père Euthyme avait renoncé à diriger le monastère, Georges, qui en était devenu l'abbé comme nous l'avons dit plus haut, modifia pratiquement toutes les règles dont nous avons parlé; il suivit sa volonté propre et ses idées et voulut instituer un certain nombre d'autres règles et lois. Cela ne plaisait pas au grand Euthyme, mais comme c'était un homme de paix et qu'il l'aimait beaucoup, il ne fit pas d'objection; son propre ministère l'absorba et il se consacra à la traduction des textes sacrés.

Georges était avisé dans les affaires matérielles; il était en grand renom auprès des nobles et des mtavars de ce temps et toute la Montagne avait pour lui beaucoup de respect et d'égards.<sup>57</sup> Il chérit encore beaucoup les Grecs, augmenta leur nombre et s'appuya complètement sur eux. Il négligea les Ibères qu'il tenait pratiquement pour un peu fiable rebut et il diminua leur nombre. Vous le savez tous en effet, nous sommes prompts à bouger et vite enclins à partir çà et là, c'est ce qui nous cause du tort à nous-mêmes et à ce territoire. Comme [Georges] était un homme sage et pondéré sur qui les éloges extrêmes et les flatteries n'avaient aucune prise, quand il vit que l'étendue du monastère et la multitude des tâches à accomplir exigeaient beaucoup de monde et que nous n'étions pas stables, il se tourna vers les Grecs et augmenta leur nombre. Toutefois il faut dire la vérité : lorsqu'un Ibère arrivait, apte à remplir un service de quelque utilité que ce soit à l'intérieur de la communauté, il le favorisait de toutes les façons; mais si cet Ibère ne voulait pas vivre au sein de la communauté, mais dans un ermitage du monastère, quel qu'il soit, il ne lui fournissait pas de pain. En revanche il respectait et honorait grandement ceux qui étaient comme Grégoire le Noir, Zacharie Mirdat'isdze, Arsène et les autres de cette qualité; il les accueillait avec amitié et les favorisait à son gré.

(§ 80) Quelques années se passèrent à agir ainsi; puis, à l'époque du roi Romain, Georges connut une particulière faveur auprès du roi Romain dont il fut un familier honoré. Puis – Dieu sait ce qui se passa ! – de sédition et de trahison en faveur d'un certain Diogène dont on disait que Georges voulait le voir régner.<sup>58</sup> C'est pourquoi Georges fut exilé à Monovat'i, c'est là qu'il mourut en exil.

### La tempête.

(§ 81) Le monastère et nous tous qui y vivions alors, nous fûmes précipités dans une grande tempête et dans les spoliations; le monastère fut en effet saccagé à trois reprises et tout ce que nos pères avaient acquis comme vaisselle précieuse, ainsi que les trésors et les tissus, fut pillé. Les Grecs profitèrent de l'occasion, ils entreprirent par tous les moyens d'extirper les Ibères du monastère et ils y consacrèrent beaucoup d'ardeur. Toute la Montagne y concourut. Tous les grands de Grèce et les nobles du palais se détournèrent. Difficultés, souffrances et

---

<sup>56</sup> A la différence de la mort de Jean dont le texte ne donne pas la date exacte (§ 22), celle d'Euthyme est datée précisément selon le comput byzantin : 13 mai 1028. Vie Syn., p. 33523 et p. 33924, ne donne pas l'année.

<sup>57</sup> La manière dont Georges Ier obtint, en 1020, du Prôtos et des higoumènes de l'Athos le droit de posséder un second attelage de bœufs en rappelant les services rendus par Jean et Euthyme est un bon exemple de ses relations avec le Prôtaton : acte n° 24, *Iviron*, I, p. 228-233. Mais cette méthode, déjà utilisée par Euthyme en 1013 et 1015 (actes nos 20 et 21; nos 198 et 58), dut finir par indisposer.

<sup>58</sup> Constantin Diogène, apparenté à l'empereur, était duc de Thessalonique et devait à ce titre avoir des relations avec l'Athos (n. 148). Sur ce complot : *Iviron*, I, p. 42 et p. 18. Des membres de la famille de Dzhodzhik auraient participé à ce complot : n. 196; *Iviron*, I, p. 50 et n. 7.

soucis s'abattirent en masse sur nous et, pour dire les choses brièvement, sans le secours du Seigneur et sans l'intercession de la sainte Mère de Dieu, sans la grâce et la bénédiction de nos saints pères, il n'y aurait plus aujourd'hui un seul Ibère dans cette vaste

## V. L'engagement de la communauté

(§ 82) C'est pourquoi, afin que les maux que les Grecs nous infligèrent ne tombent pas dans l'oubli, afin que ceux qui nous succéderont ne connaissent pas semblable détresse, nous, tous les frères, unanimes, nous nous sommes rassemblés et nous avons mis par écrit, unanimes, le mémoire suivant, en ces termes et de cette manière, à l'époque de l'abbé Syméon. Voici ce que nous avons dit :

(§ 83) «Comme nos saints pères, Jean, Jean et Euthyme, étaient poussés par la grâce et la miséricorde de Dieu, ils arrivèrent sur cette Sainte Montagne dont ils firent le havre de repos de nombreuses âmes, l'agent du développement de notre peuple et ils fondèrent avec de grandes peines et à grands frais cette illustre lauréole comme patrimoine héréditaire des Ibères. Puis, grâce à l'appui des pieux rois grecs et à leurs donations au moment de la révolte de Sklèros, ils l'ont étendue, ils l'ont enrichie et ils ont acquis pour elle des domaines, des monastères, des chrysobulles, comme cela est écrit plus haut. Puis ils s'endormirent d'une bonne mort et partirent vers la vie éternelle.

Ils laissèrent comme héritier et administrateur le bienheureux Euthyme, qui dota ce saint territoire de règles et qui illumina et illustra notre peuple et notre langue par la traduction de textes sacrés. Pendant de nombreuses années, il fut le bon pasteur du troupeau qui lui avait été confié; et comme notre pays était très loin et que cet illustre territoire était très grand, il admit en toute innocence et simplicité des Grecs pour aider et servir. C'est ainsi que le peuple des Grecs s'accrut dans cette lauréole. Quelque temps plus tard il renonça à la charge d'higoumène et établit comme abbé son propre parent Georges et il vécut lui-même en hésychaste. Le renom de ses vertus et de sa sainteté se répandit dans le monde géorgien et non seulement dans le monde géorgien, mais aussi dans le monde grec. C'est la raison pour laquelle beaucoup de saintes et dignes personnes vinrent à lui et sa vue les illuminait, ainsi, par exemple, Jean Grdzelsdze et Arsène, évêque de Ninoc'mida, le digne Jean de Khakhuli, Chrysostome et leurs imitateurs, et encore le bienheureux moine Grégoire, nouvel Abraham hospitalier, Zacharie Mirdat'isdze, Arsène et leurs imitateurs; comme un père très clément il les entourait de douceur et garantissait leur tranquillité. Il partit vers le Seigneur au milieu d'une vie si agréable à Dieu, comme nous l'avons dit plus haut, et il confia les frères ibères à l'abbé Georges et à l'abbé Grégoire.

Au bout d'un temps qui ne fut pas long, l'abbé Georges s'en vint à manquer de mémoire; il ne se préoccupa plus du développement des Ibères et se tourna complètement vers les Grecs qu'il multiplia. Quelque temps plus tard, il mourut en exil, comme nous l'avons évoqué plus haut. Le moine Grégoire fut dès lors le havre du peuple des Ibères et leur consolation.

(§ 84) Mais comme nous n'étions plus qu'un petit nombre quand l'abbé Georges mourut en exil, les Grecs en profitèrent; ils s'embrasèrent comme un feu contre nous, ils voulurent nous extirper complètement de notre patrimoine héréditaire et s'en emparer. Ce fut d'autant plus écrasant que celui qui s'empara alors de l'higouménat, Georges le méchant, les aida, en rien plus agréable que le premier Georges qui s'était dressé contre le grand Athanase, même s'il s'en repentit à la fin. Nous fûmes pour cette raison dans une grande détresse, en butte à leur mépris et à leur haine. Il n'est même pas possible de dire en détail combien d'outrages, combien d'humiliations et d'accusations nous subissions chaque jour de leur part. Frappés, fouettés, traités d'hérétiques, ainsi étreints, nous vivions une profonde angoisse. Ils voulaient même faire disparaître jusqu'aux noms des fondateurs.

A voir tout cela, le bienheureux père Grégoire souffrait dans son cœur et se consumait de pitié pour nous; il ne cessait de supplier Dieu en pleurant d'améliorer notre sort.

(§ 85) Dans l'angoisse où il se trouvait, Dieu lui envoya un homme capable au spirituel et au matériel, plein de prudence, le bienheureux Arsène; sans se ménager, il mit toute son ardeur à renforcer notre position avec l'aide de tant d'autres frères amis du Christ qu'il faut à jamais garder en mémoire et bénir. On ne peut même pas détailler toutes les peines qu'ils supportèrent, nos voyages par mer et par terre en Apxazeti et au Kartli pour obtenir des suppliques à présenter aux rois grecs. Que de fois avons-nous emporté une lettre des

autocrates ! et nous rentrions, et l'on nous chassait avec de nouvelles insultes et humiliations, sans rien pour la route et sans chaussures, dans le fracas des tempêtes et l'hiver. Et ainsi nous montions de nouveau à la [Ville] Royale, soit avec une demande, soit avec une recommandation de pieuses personnes; de nouveau nous implorions les rois en pleurant et nous leur demandions justice; et Dieu nous y suscita encore des protecteurs qui nous soutinrent, ainsi par exemple les frères amis du Christ, Corcaneli et Parsman, qui étendirent sur nous une main pleine de bonté. Que Dieu le leur rende au centuple !

Dans la détresse où nous étions, jour après jour, de grands malheurs s'abattaient sur les frères, à commencer par le bienheureux Arsène qui fut même frappé et souffrit de multiples tribulations, emprisonnements, insultes, railleries, et il en était de même pour tous les frères. Mais le saint ancien Grégoire nous réconfortait et nous ranimait pour que nous ne perdions pas courage.

(§ 86) Quand le Dieu tout-puissant vit tout cela, dans sa clémence Il adoucit le cœur du pieux roi Michel qui se conduisit avec bienveillance envers nous.<sup>59</sup> Au terme de grandes procédures et enquêtes, il salua dans sa grâce en le félicitant notre saint abbé Grégoire et, par la volonté de Dieu, il nous investit de nouveau de la propriété héréditaire de ce qui est notre territoire et demeure, grâce à la direction et au travail de Grégoire, d'Arsène et de tous nos frères qui avaient lutté jusqu'à verser leur sang. Nous nous rassemblâmes et nous rendions grâce à Dieu et nous connûmes la tranquillité après ces multiples épreuves.

Un certain temps s'écoula et le roi Michel descendit à Thessalonique; de nouveau les Grecs s'enflammèrent contre nous; toute la Montagne et tous les grands se détournèrent; ils cherchèrent à priver d'effet et de fondement le premier jugement et les bontés que Dieu avait eues pour nous. Mais Dieu fit apparaître le caractère mensonger de leur prétention et le caractère non fondé de leur action. Et Dieu étendit encore sur nous sa main pleine de miséricorde et la sainte Mère de Dieu ne nous chassa pas de son temple. Car ce qu'ils cherchaient par toutes sortes de moyens c'était à nous enlever la grande église à défaut du monastère qu'ils n'avaient pu nous arracher. Ils s'appuyaient sur un soi-disant jugement d'après lequel l'église leur appartiendrait depuis sa construction. Comme vous le voyez, sa beauté et son élégance sont infiniment au-delà de toute louange et, bien qu'il y ait de nombreux monastères sur cette Montagne, on n'en trouve aucune qui puisse lui être comparée, non seulement sur la Montagne, mais dans de nombreux autres endroits.

(§ 87) Ainsi leur tentative n'aboutit pas; car la sainte Mère de Dieu nous fit don, à nous pauvres, du glorieux temple de sa gloire. Sans cesse elle combat pour nous et elle nous protège, nous qui sommes ses indignes laudateurs étrangers et son troupeau.

Mais, comme nous le disions, lorsqu'ils se livrèrent contre nous à ce rude combat, un second roi Michel ami du Christ était sur le trône;<sup>60</sup> il rendit un jugement après une importante enquête et c'est à nous qu'il attribua l'église et le monastère avec toutes ses acquisitions et richesses et il déploya sur nous ses grâces et sa bonté en abondance. Que le Christ récompense son âme au centuple ! L'abbé Grégoire était mort avant ce deuxième jugement; Arsène mourut peu après. Voilà parmi tant de choses le peu que nous rappelons.

(§ 88) Et puisque tout cela, et bien davantage, nous est arrivé, que beaucoup de nos frères aussi ont fait défection et se sont tournés vers nos adversaires, tout cela nous a effrayés et nous avons écrit ce *saqsenebeli* et nous le laissons en dépôt à notre peuple qui nous succédera afin que cette tempête si diverse ne devienne pas objet d'oubli et d'indifférence.

Dans une absolue unanimité, nous disons ceci comme d'une seule voix, à tous les Ibères, partout, que ce soit ceux d'Orient, de la Montagne Noire, de Jérusalem, partout où sont nos frères :

S'il advient que quelqu'un de notre peuple, higoumène, économiste ou tout autre, par quelque moyen ou artifice que ce soit, par goût de l'argent, par amour des Grecs, d'une personne, ou par toute autre ruse, trahisse ce saint territoire, qu'il en aliène traîtreusement une terre sur la Montagne ou à l'extérieur, ou qu'il devienne traître aux Ibères, et les en fasse disparaître et exproprie le territoire des Ibères par quelque manœuvre personnelle et les en expulse et anéantisse notre souvenir, que, par la croix et la grâce de tous les saints, il soit lié,

---

<sup>59</sup> Michel IV le Paphlagonien, 1034-1041.

<sup>60</sup> Michel V le Calfat, décembre 1041 - avril 1042.

maudit, anathématisé, exclu des cérémonies des chrétiens, compté au nombre de ceux qui ont trahi le Christ et arraché à la part des chrétiens; et ceux de nos frères qui seraient complices de ce traître et lui apporteraient leur témoignage, qu'ils soient eux aussi maudits et anathématisés. Mais ceux qui œuvreront pour l'augmentation du nombre des Ibères et ratifieront [la possession] de ce saint territoire à notre peuple, que leur mémoire et leur bénédiction soient éternelles ! Que la mémoire et la bénédiction des frères qui ont participé au combat pour le bon droit et l'affermissement de cette illustre laure ou qui combattront pour elle soient éternelles !

(§ 89) Par la grâce et la prière de nos saints pères fondateurs, et de tous les très dignes et vénérables pères plus haut évoqués, de ceux qui se sont manifestés sur ce saint territoire ou s'y manifesteront, que le Seigneur nous bénisse et nous fasse prospérer, qu'il nous délivre des tourments éternels et nous fasse hériter du royaume des cieux par l'intercession de la sainte Mère de Dieu, de notre saint et bienheureux père Euthyme, de tous les saints qui en tout temps ont été agréables à Dieu. A Lui la gloire, la puissance et le règne, maintenant, toujours et dans les siècles des siècles, amen !»

### Souscription.

(§ 90) Au nom du Père, du Fils et du saint Esprit, par l'intercession de la sainte Mère de Dieu, moi, le père Georges, durant mon higouménat, j'ai transporté les reliques de saint Euthyme de l'église du Baptiste à la grande église de la Mère de Dieu.<sup>61</sup> Moi et tous les frères, nous avons fixé à un met'raj<sup>62</sup> par an l'huile pour le sanctuaire à l'endroit où sont déposés les saints pères et où le service est célébré le 13 du mois de mai, jour de la fête de ce saint; elle est donnée au responsable des lampes à perpétuité. Que personne n'ose en diminuer la quantité. Celui qui en aurait l'audace en rendra compte à Dieu, au saint père Euthyme et aux saints pères, ses semblables. Celui qui par zèle augmenterait cette fourniture, que sa mémoire et sa bénédiction soient éternelles par l'intercession de notre saint père Euthyme et de tous les Seigneur Jésus Christ. A Lui gloire éternelle, éternellement, amen !

Ô saint père théophore, Euthyme, aie pitié de nous, tes serviteurs, pèlerins et pauvres en cette terre étrangère; implore pour nous le pardon de nos innombrables fautes au jour du Jugement et délivre-nous en cette vie des filets de l'Ennemi et des ruses des hommes !

Père doux de cœur et d'esprit, que la mémoire du père Georges soit éternelle, amen !



<sup>61</sup> Sur l'higouménat de Georges III l'Hagiorite : *Iviron*, I, p. 50-58. La translation des reliques d'Euthyme est racontée dans la *Vie* de Georges, p. 132-133. Elles ont été transférées de l'église Saint-Jean-Baptiste (n. 208) dans le narthex de l'église de la Vierge où se trouvaient déjà celles de Georges Ier et on y a regroupé aussi celles de Jean l'Ibère, de Jean Grdzelsidze et Arsène de Ninoc'mida (n. 209). Au moment du transfert, Georges garda pour lui la main droite d'Euthyme et la plaça, avec d'autres reliques de saints, dans un reliquaire portatif qu'il emportait partout avec lui pour faire vénérer partout la relique d'Euthyme.

<sup>62</sup> Abuladzé, Dictionnaire, p. 234, définit le mel'raj, dans ce passage, comme équivalant à 15 lit'ra. Dzhaparidzé, *Métriologie*, p. 49-51, donne à la livre un poids équivalant à 406,25 g aux 9 e-11 e siècles.